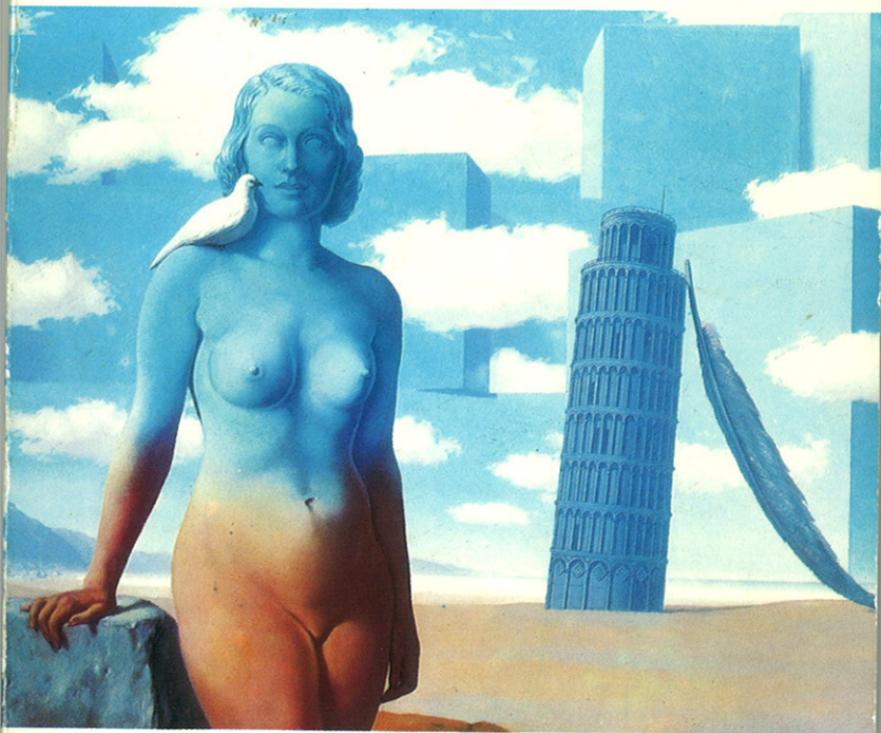


Breton

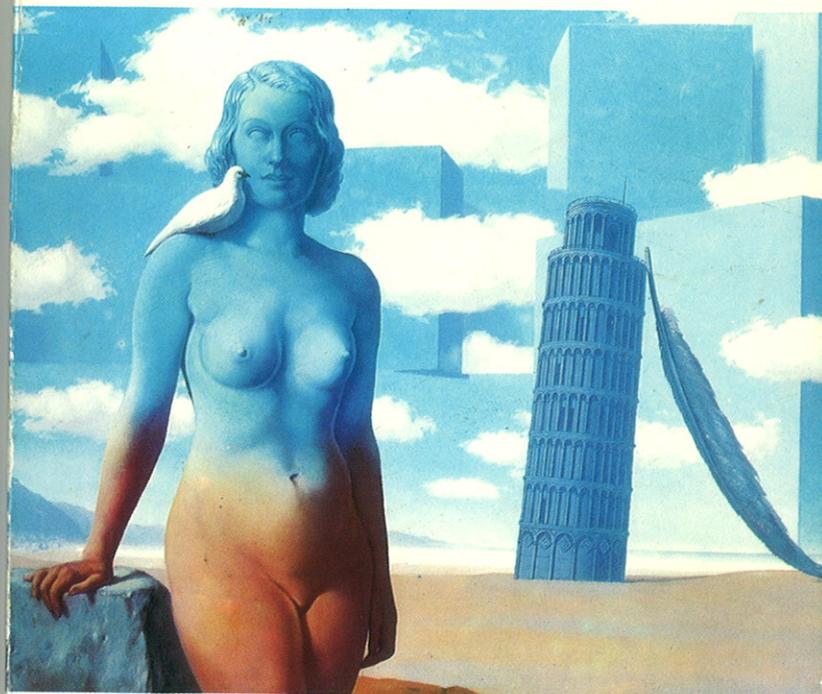
L'amour fou



folio 

Texte intégral

Breton
L'amour fou



folio 

Texte intégral

André Breton

L'amour fou

8 fr

Gallimard

© Éditions Gallimard, 1937.

André Breton est né le 18 février 1896 à Tinchebray, dans l'Orne. Ses origines sont bretonnes et lorraines. Élevé d'abord à Saint-Brieuc, par son grand-père maternel, il a quatre ans quand sa famille s'installe à Pantin. En 1906, il entre au collège Chaptal. A dix-sept ans, en 1913, il suit les cours du P.C.N., porte d'entrée des études médicales; trois poèmes, dont un sonnet dédié à Paul Valéry, paraissent en mars 1914, dans *La Phalange* de Jean Royère. En 1915, mobilisé dans l'artillerie, il fait ses classes à Pontivy, puis est versé dans le service de santé à Nantes. Il entre en correspondance avec Guillaume Apollinaire et fait une rencontre capitale, celle de Jacques Vaché. Affecté, en 1917, au centre psychiatrique de la II^e Armée, à Saint-Dizier, il s'initie à la psychanalyse. Rappelé à Paris, il fait, auprès d'Apollinaire, la connaissance de Philippe Soupault et celle d'Aragon, dans la librairie d'Adrienne Monnier. Tous trois collaborent à *Nord-Sud*, revue qu'anime Pierre Reverdy.

En 1919, André Breton publie *Mont de piété*, où s'affirme sa rupture avec la poésie mallarméenne. Dans le temps même où, ayant fortuitement découvert l'écriture automatique, il écrit avec Philippe Soupault *Les Champs magnétiques*, qui paraissent en 1920. Avec Aragon et Soupault, il a créé en mars 1919 la

revue *Littérature*, qui, en un an, passe de la recherche encore éclectique du « moderne » au soutien et à l'affirmation du mouvement Dada. En septembre 1921, Breton épouse Simone Kahn. Il a déjà pris quelque distance avec Dada, mais la rupture ouverte avec Tzara n'intervient qu'au début de 1922. Dès ce temps, autour de *Littérature, Nouvelle Série*, un groupe est constitué, dont le *Manifeste du surréalisme* (1924) explicite les positions et les interrogations. Dès lors, l'histoire de Breton et celle du surréalisme se mêlent de façon indissoluble.

La rencontre avec Nadja, rue Lafayette, en octobre 1926, est à la source d'un livre qui pose déjà les problèmes essentiels soulevés par le surréalisme (le rapport de la poésie et de la vie, le hasard, l'amour).

Reconnaissant, depuis la guerre du Maroc (1925), la nécessité d'une action politique, Breton entre en 1927 au parti communiste, dont l'exclusivisme idéologique entraîne assez vite son éloignement. Il n'en continue pas moins, difficilement, à collaborer avec le Parti sur divers problèmes (question coloniale, réflexion sur la littérature), jusqu'à la rupture définitive lors du « Congrès pour la défense de la culture » en juin 1935. De ces débats, le *Second Manifeste du surréalisme* (1929) — suivi de ruptures et de nouvelles arrivées — comme *Les Vases communicants* (1932) portent la marque. En 1932 également, se consomme sur ces mêmes questions la rupture avec Aragon.

La rencontre avec Jacqueline Lamba, qui est au centre de *L'Amour fou*, a lieu le 29 mai 1934. C'est aussi le moment où se confirme l'audience internationale du surréalisme : voyage à Prague, aux îles Canaries, auquel se réfère le chapitre v de *L'Amour fou*. Aube, fille d'André Breton et de Jacqueline, naît à la fin de 1935 : c'est à elle que s'adresse le dernier texte du livre.

En 1937, Breton dirige quelque temps une galerie surréaliste rue de Seine, à l'enseigne freudienne de

Gradiva. En 1938, il est chargé de conférences sur la littérature et l'art au Mexique, où il rencontre plusieurs fois Trotski et écrit avec lui le manifeste *Pour un art révolutionnaire indépendant*. Au retour, il rompt avec Paul Éluard. Au moment de la guerre de 1939, André Breton est mobilisé à Poitiers. Après la débâcle, il est l'hôte à Marseille du « Comité de secours américain aux intellectuels », où il retrouve Brauner, Max Ernst, Masson, Péret. En 1941, il parvient à s'embarquer pour la Martinique, où règne le régime de Vichy; il y est d'abord interné, mais a le temps de découvrir Aimé Césaire, avant de partir pour les États-Unis. L'exil à New York est marqué par une exposition surréaliste en 1942 et la création de la revue *VVV*. Et c'est à New York, en 1943, qu'il rencontre Éliisa, inspiratrice de la méditation d'*Arcane 17*. Après leur mariage, ils reviennent à Paris en 1946. Contre la mode de l'époque, Breton répudie l'asservissement aux directives d'un parti, ce qui ne l'empêchera pas d'être présent dans les combats du temps, avec une rigueur qui ne fléchit jamais. Il apporte en particulier son soutien à la lutte du Viêt-nam pour son indépendance, et pour un temps aux efforts de Gary Davis, le « citoyen du monde », comme au combat de la Hongrie contre le joug soviétique. Des expositions, des revues marquent l'activité surréaliste d'après la guerre. Pendant la guerre d'Algérie, André Breton est un des premiers signataires du *Manifeste des 121*.

Au printemps de 1966, Breton fait un court voyage en Bretagne. En septembre, il est hospitalisé à Lariboisière, où il meurt le matin du 28. Ses obsèques ont lieu le 1^{er} octobre au cimetière des Batignolles. Le faire-part de décès portait ces seuls mots :

ANDRÉ BRETON

1896-1966

Je cherche l'or du temps

Boys du sévère, interprètes anonymes. enchaînés et brillants de la revue à grand spectacle qui toute une vie, sans espoir de changement, possédera le théâtre mental, ont toujours évolué mystérieusement pour moi des êtres théoriques. que j'interprète comme des porteurs de clés : ils portent les *clés des situations*, j'entends par là qu'ils détiennent le secret des attitudes les plus significatives que j'aurai à prendre en présence de tels rares événements qui m'auront poursuivi de leur marque. Le propre de ces personnages est de m'apparaître vêtus de noir – sans doute sont-ils en habit; leurs visages m'échappent: je les crois sept ou neuf – et, assis l'un près de l'autre sur un banc, de dialoguer entre eux la tête parfaitement droite. C'est toujours ainsi que j'aurais voulu les porter à la scène, au début d'une pièce, leur rôle étant de dévoiler cyniquement les mobiles de l'action. A la tombée du jour et sou-

vent beaucoup plus tard (je ne me cache pas qu'ici la psychanalyse aurait son mot à dire), comme ils se soumettraient à un rite, je les retrouve errant sans mot dire au bord de la mer, à la file indienne, contournant légèrement les vagues. De leur part, ce silence ne me prive guère, leurs propos de banc m'ayant, à vrai dire, paru toujours singulièrement décousus. Si je leur cherchais dans la littérature un antécédent, je m'arrêterais à coup sûr à l'*Haldernablou* de Jarry, où coule de source un langage litigieux comme le leur, sans valeur d'échange immédiat, *Haldernablou* qui, en outre, se dénoue sur une évocation très semblable à la mienne : « dans la forêt triangulaire, après le crépuscule. »

Pourquoi faut-il qu'à ce fantasme succède irrésistiblement un autre, qui de toute évidence se situe aux antipodes du premier? Il tend, en effet, dans la construction de la pièce idéale dont je parlais, à faire tomber le rideau du dernier acte sur un épisode qui se perd derrière la scène, tout au moins se joue sur cette scène à une profondeur inusitée. Un souci impérieux d'équilibre le détermine et, d'un jour à l'autre, s'oppose en ce qui le concerne à toute variation. Le reste de la pièce est affaire de caprice, c'est-à-dire, comme je me le donne aussitôt à entendre, que cela ne vaut presque pas la peine d'être conçu. Je me plais à me figurer toutes les lumières dont a joui le spec-

tateur convergeant en ce *point d'ombre*. Louable intelligence du problème, bonne volonté du rire et des larmes, goût humain de donner raison ou tort : climats tempérés! Mais tout à coup, serait-ce encore le banc de tout à l'heure, n'importe, ou quelque banquette de café, la scène est à nouveau barrée. Elle est barrée, cette fois, d'un rang de femmes assises, en toilettes claires, les plus touchantes qu'elles aient portées jamais. La symétrie exige qu'elles soient sept ou neuf. Entre un homme... il les reconnaît : l'une après l'autre, toutes à la fois? Ce sont les femmes qu'il a aimées, qui l'ont aimé, celles-ci des années, celles-là un jour. Comme il fait noir!

Si je ne sais rien de plus pathétique au monde, c'est qu'il m'est formellement interdit de supplier, en pareille occurrence, le comportement d'un homme quel qu'il soit — pourvu qu'il ne soit pas lâche — de cet homme à la place duquel je me suis si souvent mis. Il est à peine, cet homme vivant qui tenterait, qui tente ce rétablissement au trapeze traître du temps. Il serait incapable de compter sans l'oubli, sans la bête féroce à tête de larve. Le merveilleux petit soulier à facettes s'en allait dans plusieurs directions.

Reste à glisser sans trop de hâte entre les deux impossibles tribunaux qui se font face : celui des hommes que j'aurai été, par exemple en aimant, celui des femmes que toutes je revois en toilettes

claires. La même rivière ainsi tourbillonne, griffe, se dévoile et passe, charmée par les pierres douces, les ombres et les herbes. L'eau, folle de ses volutes comme une vraie chevelure de feu. Glisser comme l'eau dans l'étincellement pur, pour cela il faudrait avoir perdu la notion du temps. Mais quel abri contre lui; qui nous apprendra à décanter la joie du souvenir?

L'histoire ne dit pas que les poètes romantiques, qui semblent pourtant de l'amour s'être fait une conception moins dramatique que la nôtre, ont réussi à tenir tête à l'orage. Les exemples de Shelley, de Nerval, d'Arnim illustrent au contraire d'une manière saisissante le conflit qui va s'aggraver jusqu'à nous, l'esprit s'ingéniant à donner l'objet de l'amour pour un être *unique* alors que dans bien des cas les conditions sociales de la vie font implacablement justice d'une telle illusion. De là, je crois, en grande partie, le sentiment de la malédiction qui pèse aujourd'hui sur l'homme et qui s'exprime avec une acuité extrême à travers les œuvres les plus caractéristiques de ces cent dernières années.

Sans préjudice de l'emploi des moyens que nécessite la transformation du monde et, par là, notamment, la suppression de ces obstacles sociaux, il n'est peut-être pas inutile de se

convaincre que cette idée de l'amour procède d'une attitude mystique — ce qui n'exclut pas qu'elle soit entretenue par la société actuelle à des fins équivoques. Pourtant je crois entrevoir une synthèse possible de cette idée et de sa négation. Ce n'est pas, en effet, le seul parallélisme de ces deux rangées d'hommes et de femmes que tout à l'heure j'ai feint de rendre égales arbitrairement, qui m'incite à admettre que l'intéressé — dans tous ces visages d'hommes appelé pour finir à ne reconnaître que lui-même — ne découvrira pareillement dans tous ces visages de femmes qu'un visage : le *dernier* visage aimé. Que de fois, par ailleurs, j'ai pu constater que sous des apparences extrêmement dissemblables cherchait de l'un à l'autre de ces visages à se définir un trait commun des plus exceptionnels, à se préciser une attitude que j'eusse pu croire m'être soustraite à tout jamais! Si bouleversante que demeure pour moi une telle hypothèse, il se pourrait que, dans ce domaine, le jeu de substitution d'une personne à une autre, voire à plusieurs autres, tende à une légitimation de plus en plus forte de l'aspect physique de l'être aimé, et cela en raison même de la subjectivation toujours croissante du désir. L'être aimé serait alors celui en qui viendraient se composer un certain nombre de qualités particulières tenues pour plus attachantes que les autres et appréciées séparément.

claires. La même rivière ainsi tourbillonne, griffe, se dévoile et passe, charmée par les pierres douces, les ombres et les herbes. L'eau, folle de ses volutes comme une vraie chevelure de feu. Glisser comme l'eau dans l'étincellement pur, pour cela il faudrait avoir perdu la notion du temps. Mais quel abri contre lui; qui nous apprendra à décanter la joie du souvenir?

L'histoire ne dit pas que les poètes romantiques, qui semblent pourtant de l'amour s'être fait une conception moins dramatique que la nôtre, ont réussi à tenir tête à l'orage. Les exemples de Shelley, de Nerval, d'Arnim illustrent au contraire d'une manière saisissante le conflit qui va s'aggraver jusqu'à nous, l'esprit s'ingéniant à donner l'objet de l'amour pour un être *unique* alors que dans bien des cas les conditions sociales de la vie font implacablement justice d'une telle illusion. De là, je crois, en grande partie, le sentiment de la malédiction qui pèse aujourd'hui sur l'homme et qui s'exprime avec une acuité extrême à travers les œuvres les plus caractéristiques de ces cent dernières années.

Sans préjudice de l'emploi des moyens que nécessite la transformation du monde et, par là, notamment, la suppression de ces obstacles sociaux, il n'est peut-être pas inutile de se

convaincre que cette idée de l'amour unique procède d'une attitude mystique — ce qui n'exclut pas qu'elle soit entretenue par la société actuelle à des fins équivoques. Pourtant je crois entrevoir une synthèse possible de cette idée et de sa négation. Ce n'est pas, en effet, le seul parallélisme de ces deux rangées d'hommes et de femmes que tout à l'heure j'ai feint de rendre égales arbitrairement, qui m'incite à admettre que l'intéressé — dans tous ces visages d'hommes appelé pour finir à ne reconnaître que lui-même — ne découvrira pareillement dans tous ces visages de femmes qu'un visage : le *dernier* visage aimé. Que de fois, par ailleurs, j'ai pu constater que sous des apparences extrêmement dissemblables cherchait de l'un à l'autre de ces visages à se définir un trait commun des plus exceptionnels, à se préciser une attitude que j'eusse pu croire m'être soustraite à tout jamais! Si bouleversante que demeure pour moi une telle hypothèse, il se pourrait que, dans ce domaine, le jeu de substitution d'une personne à une autre, voire à plusieurs autres, tende à une légitimation de plus en plus forte de l'aspect physique de l'être aimé, et cela en raison même de la subjectivation toujours croissante du désir. L'être aimé serait alors celui en qui viendraient se composer un certain nombre de qualités particulières tenues pour plus attachantes que les autres et appréciées séparément,

successivement, chez les êtres à quelque degré antérieurement aimés. Il est à remarquer que cette proposition corrobore, sous une forme dogmatique, la notion populaire du « type » de femme ou d'homme de tel individu, homme ou femme, pris isolément. Je dis qu'ici comme ailleurs cette notion, fruit qu'elle est d'un jugement collectif éprouvé, vient heureusement en corriger une autre, issue d'une de ces innombrables prétentions idéalistes qui se sont avérées, à la longue, intolérables.

C'est là, tout au fond du creuset humain, en cette région paradoxale où la fusion de deux êtres qui se sont réellement choisis restitue à toutes choses les couleurs perdues du temps des anciens soleils, où pourtant aussi la solitude fait rage par une de ces fantaisies de la nature qui, autour des cratères de l'Alaska, veut que la neige demeure sous la cendre, c'est là qu'il y a des années j'ai demandé qu'on allât chercher la beauté nouvelle, la beauté « envisagée exclusivement à des fins passionnelles ». J'avoue sans la moindre confusion mon insensibilité profonde en présence des spectacles naturels et des œuvres d'art qui, d'emblée, ne me procurent pas un trouble physique caractérisé par la sensation d'une aigrette de vent aux tempes susceptible d'entraîner un véritable frisson. Je n'ai jamais pu m'empêcher d'établir

une relation entre cette sensation et celle du plaisir érotique et ne découvre entre elles que des différences de degré. Bien que je ne parvienne jamais à épuiser par l'analyse les éléments constitutifs de ce trouble — il doit en effet tirer parti de mes plus profonds refoulements — ce que j'en sais m'assure que la sexualité seule y préside. Il va sans dire que, dans ces conditions, l'émotion très spéciale dont il s'agit peut surgir pour moi au moment le plus imprévu et m'être causée par quelque chose, ou par quelqu'un, qui, dans l'ensemble, ne m'est pas particulièrement cher. Il ne s'en agit pas moins manifestement de cette sorte d'émotion et non d'une autre, j'insiste sur le fait qu'il est impossible de s'y tromper : c'est vraiment comme si je m'étais perdu et qu'on vint tout à coup me donner de mes nouvelles. Au cours de la première visite que je lui fis lorsque j'avais dix-sept ans, je me souviens que Paul Valéry insistant pour connaître les raisons qui me portaient à me consacrer à la poésie obtint de moi une réponse déjà dirigée uniquement dans ce sens : je n'aspirais, lui dis-je, qu'à procurer (me procurer?) des états équivalents à ceux que certains mouvements poétiques très à part avaient provoqués en moi. Il est frappant et admirable que de tels états de parfaite réceptivité ne connaissent aucune dégradation dans le temps, puisque, parmi les exemples que je suis tenté aujourd'hui

de donner de ces courtes formules dont l'effet sur moi se montre magique reviennent plusieurs de ceux que je proposais à Valéry il y a plus de vingt ans. C'étaient, j'en suis si sûr, le « Mais que salubre est le vent! » de « La Rivière de Cassis » de Rimbaud, un « Alors, comme la nuit vieillissait » de Mallarmé d'après Poe, par-dessus tout peut-être la fin de ce conseil d'une mère à sa fille, dans un conte de Louys : se méfier, je crois, des jeunes gens qui passent sur les routes « avec le vent du soir et les poussières ailées ». Est-il besoin de dire que cette rareté extrême, avec la découverte quelque temps plus tard des *Chants de Maldoror* et de *Poésies* d'Isidore Ducasse, a fait place pour moi à une inespérée profusion? Les « beau comme » de Lautréamont constituent le manifeste même de la poésie convulsive. Les grands yeux clairs, aube ou aubier, crosse de fougère, rhum ou colchique, les plus beaux yeux des musées et de la vie à leur approche comme les fleurs éclatent s'ouvrent pour ne plus voir, sur toutes les branches de l'air. Ces yeux, qui n'expriment plus que sans nuance l'extase, la fureur, l'effroi, ce sont les yeux d'Isis (« Et l'ardeur d'autrefois... »), les yeux des femmes données aux lions, les yeux de Justine et de Juliette, ceux de la Matilde de Lewis, ceux de plusieurs visages de Gustave Moreau, de certaines des têtes de cire les plus modernes. Mais,

si Lautréamont règne indiscutablement sur la contrée immense d'où m'arrivent aujourd'hui la plupart de ces appels irrésistibles, je n'en continue pas moins à homologuer tous ceux qui m'ont cloué sur place un jour, une fois pour toutes, qu'ils m'aient mis alors tout entier sous le pouvoir de Baudelaire (« Et d'étranges fleurs... »), de Cros, de Nouveau, de Vaché, plus rarement d'Apollinaire, ou même d'un poète par ailleurs plus qu'oubliable, Michel Féline (« Et les vierges postulantes... De l'accalmie pour leurs seins »).

Le mot « convulsive », que j'ai employé pour qualifier la beauté qui seule, selon moi, doit être servie, perdrait à mes yeux tout sens s'il était conçu dans le mouvement et non à l'expiration exacte de ce mouvement même. Il ne peut, selon moi, y avoir beauté — beauté convulsive — qu'au prix de l'affirmation du rapport réciproque qui lie l'objet considéré dans son mouvement et dans son repos. Je regrette de n'avoir pu fournir, comme complément à l'illustration de ce texte, la photographie d'une locomotive de grande allure qui eût été abandonnée durant des années au délire de la forêt vierge. Outre que le désir de voir *cela* s'accompagne depuis longtemps pour moi d'une exaltation particulière, il me semble que l'aspect sûrement magique de ce monument à la victoire et au désastre, mieux

que tout autre, eût été de nature à fixer les idées... Passant de la force à la fragilité, je me revois maintenant dans une grotte du Vaucluse en contemplation devant une petite construction calcaire reposant sur le sol très sombre et imitant à s'y méprendre la forme d'un œuf dans un coquetier. Des gouttes tombant du plafond de la grotte venaient régulièrement heurter sa partie supérieure très fine et d'une blancheur aveuglante. En cette lueur me parut résider l'apothéose des adorables *larmes bataviques*. Il était presque inquiétant d'assister à la formation continue d'une telle merveille. Toujours dans une grotte, la Grotte des Fées près de Montpellier où l'on circule entre des murs de quartz, le cœur retarde quelques secondes de battre au spectacle de ce manteau minéral gigantesque, dit « manteau impérial », dont le drapé défie à jamais la statuaire et que la lumière d'un projecteur couvre de roses, comme pour qu'il n'ait rien à envier, même sous ce rapport, au pourtant splendide et convulsif manteau fait de la répétition à l'infini de l'unique petite plume rouge d'un oiseau rare que portaient les anciens chefs hawaïens.

Mais c'est tout à fait indépendamment de ces figurations accidentelles que je suis amené à faire ici l'éloge du cristal. Nul plus haut enseignement artistique ne me paraît pouvoir être reçu que du

cristal. L'œuvre d'art, au même titre d'ailleurs que tel fragment de la vie humaine considérée dans sa signification la plus grave, me paraît dénuée de valeur si elle ne présente pas la dureté, la rigidité, la régularité, le lustre sur toutes ses faces extérieures, intérieures, du cristal. Qu'on entende bien que cette affirmation s'oppose pour moi, de la manière la plus catégorique, la plus constante, à tout ce qui tente, esthétiquement comme moralement, de fonder la beauté formelle sur un travail de perfectionnement volontaire auquel il appartiendrait à l'homme de se livrer. Je ne cesse pas, au contraire, d'être porté à l'apologie de la création, de l'action spontanée et cela dans la mesure même où le cristal, par définition non améliorable, en est l'expression parfaite. La maison que j'habite, ma vie, ce que j'écris : je rêve que cela apparaisse de loin comme apparaissent de près ces cubes de sel gemme.

Cette royauté sensible qui s'étend sur tous les domaines de mon esprit et qui tient ainsi dans une gerbe de rayons à portée de la main n'est, je crois, partagée pleinement de temps à autre que par les bouquets absolus offerts du fond des mers par les alcyonnaires, les madrépores. L'inanimé touche ici de si près l'animé que l'imagination est libre de se jouer à l'infini sur ces formes d'apparence toute minérale, de reproduire à leur sujet la

démarche qui consiste à reconnaître un nid, une grappe retirés d'une fontaine pétrifiante. Après les tours de châteaux aux trois quarts effondrés, les tours de cristal de roche à la cime céleste et aux pieds de brouillard, d'une fenêtre desquelles, bleus et dorés, tombent les cheveux de Vénus, après ces tours, dis-je, tout le jardin : les résédas géants, les aubépines dont la tige, les feuilles, les épines sont de la substance même des fleurs, les éventails de givre. Si le lieu même où la « figure » — au sens hégélien de mécanisme matériel de l'individualité — par-delà le magnétisme atteint sa réalité est par excellence le cristal, le lieu où elle perd idéalement cette réalité toute-puissante est à mes yeux les coraux, pour peu que je les réintègre comme il se doit à la vie, dans l'éclatant miroitement de la mer. La vie, dans la constance de son processus de formation et de destruction, ne me semble pour l'œil humain pouvoir être concrètement mieux enclose qu'entre les haies de mésanges bleues de l'aragonite et le pont de trésors de la « grande barrière » australienne.

A ces deux premières conditions auxquelles doit répondre la beauté convulsive au sens profond du terme, je juge nécessaire et suffisant d'en adjoindre une troisième qui supprime toute lacune. Une telle beauté ne pourra se dégager que du sentiment poignant de la chose révélée,



1. *Explosante fixe* (p. 26)
PHOTO MAN RAY



2. *La maison que j'habite, ma vie, ce que j'écris...* (p. 17)
PHOTO BRASSÁI

que de la certitude intégrale procurée par l'irruption d'une solution qui, en raison de sa nature même, ne pouvait nous parvenir par les voies logiques ordinaires. Il s'agit en pareil cas, en effet, d'une solution toujours excédente, d'une solution certes, rigoureusement adaptée et pourtant très supérieure au besoin. L'image, telle qu'elle se produit dans l'écriture automatique, en a toujours constitué pour moi un exemple parfait. De même, j'ai pu désirer voir construire un objet très spécial, répondant à une fantaisie poétique quelconque. Cet objet, dans sa matière, dans sa forme, je le prévoyais plus ou moins. Or, il m'est arrivé de le découvrir, unique sans doute parmi d'autres objets fabriqués. C'était lui de toute évidence, bien qu'il différât en tout de mes prévisions. On eût dit que, dans son extrême simplicité, que n'avait pas exclue le souci de répondre aux exigences les plus précieuses du problème, il me faisait honte du tour élémentaire de mes prévisions. J'y reviendrai. Toujours est-il que le plaisir est ici fonction de la dissemblance même qui existe entre l'objet souhaité et la *trouvaille*. Cette trouvaille, qu'elle soit artistique, scientifique, philosophique ou d'aussi médiocre utilité qu'on voudra, enlève à mes yeux toute beauté à ce qui n'est pas elle. C'est en elle seule qu'il nous est donné de reconnaître le merveilleux précipité du désir. Elle seule a le pouvoir d'agrandir l'univers.

de le faire revenir partiellement sur son opacité, de nous découvrir en lui des capacités de recel extraordinaire, proportionnées aux besoins innombrables de l'esprit. La vie quotidienne abonde, du reste, en menues découvertes de cette sorte, où prédomine fréquemment un élément d'apparente gratuité, fonction très probablement de notre incompréhension provisoire, et qui me paraissent par suite des moins dédaignables. Je suis intimement persuadé que toute perception enregistrée de la manière la plus involontaire comme, par exemple, celle de paroles prononcées à la cantonade, porte en elle la solution, symbolique ou autre, d'une difficulté où l'on est avec soi-même. Il n'est encore que de savoir s'orienter dans le dédale. Le délire d'interprétation ne commence qu'où l'homme mal préparé prend peur dans cette *forêt d'indices*. Mais je soutiens que l'attention se ferait plutôt briser les poignets que de se prêter une seconde, pour un être, à ce à quoi le désir de cet être reste extérieur.

Ce qui me séduit dans une telle manière de voir, c'est qu'à perte de vue elle est récréatrice de désir. Comment ne pas espérer faire surgir à volonté la bête aux yeux de prodiges, comment supporter l'idée que, parfois pour longtemps, elle ne peut être forcée dans sa retraite? C'est toute la question des *appâts*. Ainsi, pour faire apparaître une femme, me suis-je vu ouvrir une porte, la fermer,

la rouvrir, — quand j'avais constaté que c'était insuffisant glisser une lame dans un livre choisi au hasard, après avoir postulé que telle ligne de la page de gauche ou de droite devait me renseigner d'une manière plus ou moins indirecte sur ses dispositions, me confirmer sa venue imminente ou sa non-venue, — puis recommencer à déplacer les objets, chercher les uns par rapport aux autres à leur faire occuper des positions insolites, etc. Cette femme ne venait pas toujours mais alors il me semble que cela m'aidait à comprendre pourquoi elle ne viendrait pas, il me semble que j'acceptais mieux qu'elle ne vînt pas. D'autres jours, où la question de l'absence, du manque invincible était tranchée, c'était des cartes, interrogées tout à fait hors des règles, quoique selon un code personnel invariable et assez précis, que j'essayais d'obtenir pour le présent, pour l'avenir, une vue claire de ma grâce et de ma disgrâce. Des années durant je me suis servi pour cela toujours du même jeu, qui porte au dos le pavillon de la « Hamburg-America Linie » et sa magnifique devise : « Mein Feld ist die Welt », sans doute aussi parce que dans ce jeu la dame de pique est plus belle que la dame de cœur. Le mode de consultation auquel allait et va encore ma prédilection supposa presque d'emblée la disposition des cartes en croix (au centre ce que j'interroge : moi, elle, l'amour, le danger,

la mort, le mystère, au-dessus ce qui plane, à gauche ce qui effraye ou nuit, à droite ce qui est certain, au-dessous ce qui est surmonté). L'impatience voulut que, devant trop de réponses évasives, j'eusse recours très vite à l'interposition, dans cette figure, d'un objet central très personnalisé tel que lettre ou photographie, qui me parut amener des résultats meilleurs puis, électivement, tour à tour, de deux petits personnages fort inquiétants que j'ai appelés à résider chez moi : une racine de mandragore vaguement dégrossie à l'image, pour moi, d'Énée portant son père et la statuette, en caoutchouc brut, d'un jeune être bizarre, écoutant, à la moindre éraflure saignant comme j'ai pu le constater d'un sang intarissable de sève sombre, être qui me touche particulièrement dans la mesure même où je n'en connais ni l'origine ni les fins et qu'à tort ou à raison j'ai pris le parti de tenir pour un objet d'envoûtement. Tout compte tenu du calcul des probabilités, et quelque hésitation que j'aie à avancer un témoignage semblable, rien ne me retient de déclarer que ce dernier objet, par l'intermédiaire des cartes, ne m'a jamais entretenu de rien d'autre que de moi, qu'il m'a toujours ramené au point vif de ma vie.

Le 10 avril 1934, en pleine « occultation » de Vénus par la lune (ce phénomène ne devait se produire qu'une fois dans l'année), je déjeunais dans

un petit restaurant situé assez désagréablement près de l'entrée d'un cimetière. Il faut, pour s'y rendre, passer sans enthousiasme devant plusieurs étalages de fleurs. Ce jour-là le spectacle, au mur, d'une horloge vide de son cadran ne me paraissait pas non plus de très bon goût. Mais j'observais, n'ayant rien de mieux à faire, la vie charmante de ce lieu. Le soir le patron, « qui fait la cuisine », regagne son domicile à motocyclette. Des ouvriers semblent faire honneur à la nourriture. Le plongeur, vraiment très beau, d'aspect très intelligent, quitte quelquefois l'office pour discuter, le coude au comptoir, de choses apparemment sérieuses avec les clients. La servante est assez jolie : poétique plutôt. Le 10 avril au matin elle portait, sur un col blanc à pois espacés rouges fort en harmonie avec sa robe noire, une très fine chaîne retenant trois gouttes claires comme de pierre de lune, gouttes rondes sur lesquelles se détachait à la base un croissant de même substance, pareillement serti. J'appréciai, une fois de plus, infiniment, la coïncidence de ce bijou et de cette éclipse. Comme je cherchais à situer cette jeune femme, en la circonstance si bien inspirée, la voix du plongeur, soudain : « Ici, l'Ondine! » et la réponse exquise, enfantine, à peine soupirée, parfaite : « Ah! oui, on le fait ici, l'On dîne! » Est-il plus touchante scène? Je me le demandais le soir encore, en écoutant les ar-

tistes du théâtre de l'Atelier massacrer une pièce de John Ford.

La beauté convulsive sera érotique-voilée, explosante-fixe, magique-circonstancielle ou ne sera pas.

II

« Pouvez-vous dire quelle a été la rencontre capitale de votre vie? — Jusqu'à quel point cette rencontre vous a-t-elle donné, vous donne-t-elle l'impression du fortuit? du nécessaire? »

C'est en ces termes que Paul Éluard et moi nous ouvrions naguère une enquête dont la revue Minotaure a fait connaître les résultats. Au moment de publier les réponses obtenues, j'éprouvai le besoin de préciser le sens de ces deux questions en même temps que de faire porter sur l'ensemble des avis exprimés des conclusions provisoires :

Si, écrivais-je, l'accueil fait à cette enquête (cent quarante réponses pour environ trois cents questionnaires distribués) peut passer quantitativement pour très satisfaisant, il serait abusif de prétendre que tous ses objectifs ont été atteints et qu'en particulier le concept de rencontre en sort

brillamment élucidé. Toutefois, la nature même des appréciations qui nous sont parvenues, l'insuffisance manifeste du plus grand nombre d'entre elles et le caractère plus ou moins réticent ou oscillatoire d'une bonne partie de celles qui ne sont pas purement et simplement « à côté » nous confirment dans le sentiment qu'il pouvait y avoir, en un tel point, prétexte à un sondage intéressant de la pensée contemporaine. Il n'est pas jusqu'au malaise résultant d'une lecture continue et quelque peu attentive des réponses obtenues — d'où se détachent pourtant plusieurs témoignages très valables et que parcourent de brefs traits de lumière — que nous ne tenions pour révélateur d'une inquiétude dont le sens est beaucoup plus large qu'il n'a été donné de l'admettre à la moyenne de nos correspondants. Cette inquiétude traduit, en effet, selon toutes probabilités, le trouble actuel, paroxystique, de la pensée logique amenée à s'expliquer sur le fait que l'ordre, la fin, etc., dans la nature ne se confondant pas objectivement avec ce qu'ils sont dans l'esprit de l'homme, il arrive cependant que la nécessité naturelle tombe d'accord avec la nécessité humaine d'une manière assez extraordinaire et agitante pour que les deux déterminations s'avèrent indiscernables. Le hasard ayant été défini comme « la rencontre d'une causalité externe et d'une finalité interne », il s'agit de

savoir si une certaine espèce de « rencontre » — ici la rencontre capitale, c'est-à-dire par définition la rencontre subjectivée à l'extrême — peut être envisagée sous l'angle du hasard sans que cela entraîne immédiatement de pétition de principe. Tel était le plus captivant des pièges tendus à l'intérieur de notre questionnaire. Le moins qu'on puisse dire est qu'il a été rarement évité.

Mais il y avait à peine malice de notre part à compter obtenir de *chacun* de ceux que nous sollicitons une réponse extrêmement complaisante par l'appel brusque, immotivé, au souvenir qui lui tient le plus à cœur. Nous savions flatter par là un besoin éperdu de confidences et de réserves, dont la satisfaction ne pouvait manquer de l'entraîner, par bonne ou mauvaise humeur, à un bout de discussion philosophique. Notre première question tendait essentiellement à mobiliser sur le plan affectif un certain nombre d'esprits que notre seconde question devait être de nature à faire retomber sur le plan de l'objectivité totale et du plus grand désintéressement, d'où le lachisme très marqué des deux phrases. Si l'on veut, nous nous étions proposé, par ce genre de formulation, d'étendre au mental le procédé de la douche écossaise. La réaction que nous en attendions est loin de nous avoir déçus : l'une des questions s'est en effet montrée capable, dans un certain nombre de cas, d'exclure l'autre, la sensibilité

prenant le pas sur la rigueur ou le lui cédant, telle ou telle abstention présentant déjà une valeur caractéristique. Toujours est-il que le problème que nous soulevions, l'éveillant de sa vie abstraite au fond des livres, se trouvait ainsi passionné.

Sans préjudice d'un des écueils présents de toute enquête, à savoir que presque exclusivement y prennent part des écrivains professionnels et quelques artistes, ce qui est de nature à lui enlever tout intérêt statistique dès qu'est en cause un sujet comme celui qui nous occupe, il faut reconnaître que le principe méthodologique de notre intervention impliquait certains risques. Très spécialement, la crainte où nous étions de paralyser bon nombre de nos interlocuteurs en cherchant à convenir avec eux de telle acception précise des mots « nécessaire » et « fortuit » qui fut la nôtre (ce qui nous eût contraints de justifier et, par là même, de soutenir notre conception) ne pouvait manquer d'entretenir une certaine équivoque. Cette équivoque, peut-être l'avons-nous sous-estimée néanmoins puisque certains de nos correspondants ont cru pouvoir déduire la « nécessité » de la rencontre du caractère « capital » qui lui était prêté par hypothèse, alors que nous n'avions aucunement en vue cette nécessité toute pragmatique, dont la constatation repose d'ailleurs sur une lapalissade de haut goût.

Nous nous étions proposé de situer le débat sensiblement plus haut et, pour tout dire, au cœur même de cette hésitation qui s'empare de l'esprit lorsqu'il cherche à définir le « hasard ». Nous avions, au préalable, considéré l'évolution assez lente de ce concept jusqu'à nous, pour partir de l'idée antique qui voyait en lui une « cause accidentelle d'effets exceptionnels ou accessoires revêtant l'apparence de la finalité » (Aristote), passer par celle d'un « événement amené par la combinaison ou la rencontre de phénomènes qui appartiennent à des séries indépendantes dans l'ordre de la causalité » (Cournot), par celle d'un « événement rigoureusement déterminé, mais tel qu'une différence extrêmement petite dans ses causes aurait produit une différence considérable dans les faits » (Poincaré) et aboutir à celle des matérialistes modernes, selon laquelle *le hasard serait la forme de manifestation de la nécessité extérieure qui se fraie un chemin dans l'inconscient humain* (pour tenter hardiment d'interpréter et de concilier sur ce point Engels et Freud). C'est assez dire que notre question n'avait de sens qu'autant qu'on pouvait nous prêter l'intention de mettre l'accent sur le côté ultra-objectif (répondant seul à l'admission de la réalité du monde extérieur) que tend, historiquement, à prendre la définition du hasard.

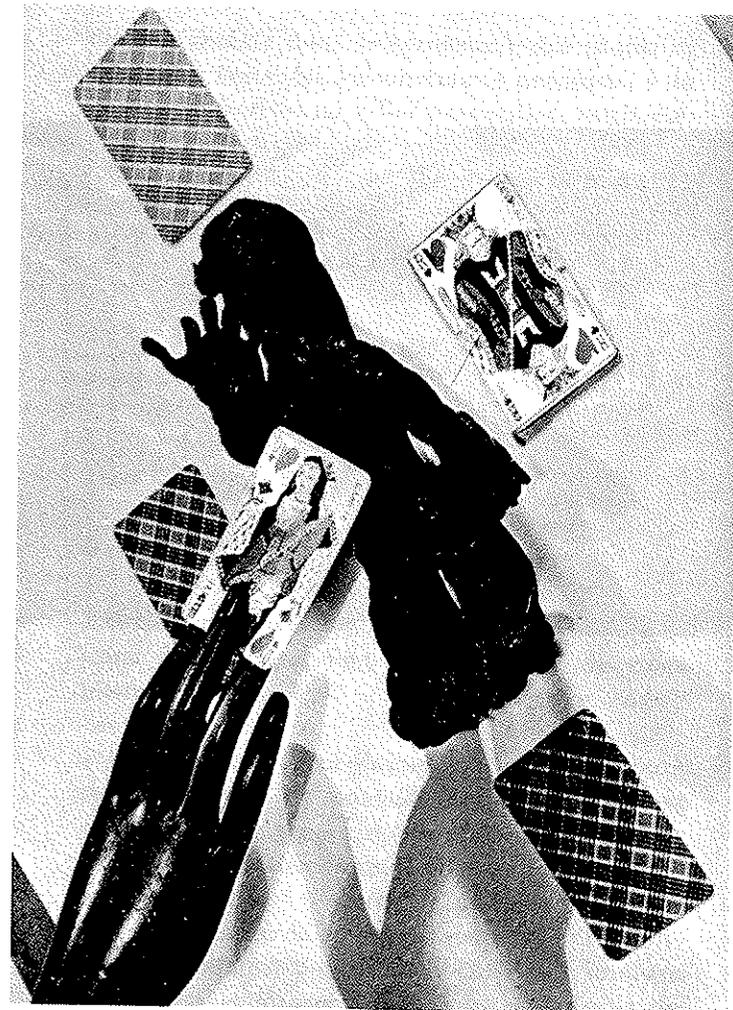
Il s'agissait pour nous de savoir si une ren-

contre, choisie dans le souvenir entre toutes et dont, par suite, les circonstances prennent, à la lumière affective, un relief particulier, avait été, pour qui voudrait bien la relater, placée originellement sous le signe du spontané, de l'indéterminé, de l'imprévisible ou même de l'invraisemblable, et, si c'était le cas, de quelle manière s'était opérée par la suite la réduction de ces données. Nous comptons sur toutes observations, même distraites, même apparemment irrationnelles, qui eussent pu être faites sur le concours de circonstances qui a présidé à une telle rencontre pour faire ressortir que ce concours n'est nullement inextricable et mettre en évidence les liens de dépendance qui unissent les deux séries causales (naturelle et humaine), liens subtils, fugitifs, inquiétants dans l'état actuel de la connaissance, mais qui, sur les pas les plus incertains de l'homme, font parfois surgir de vives lueurs.

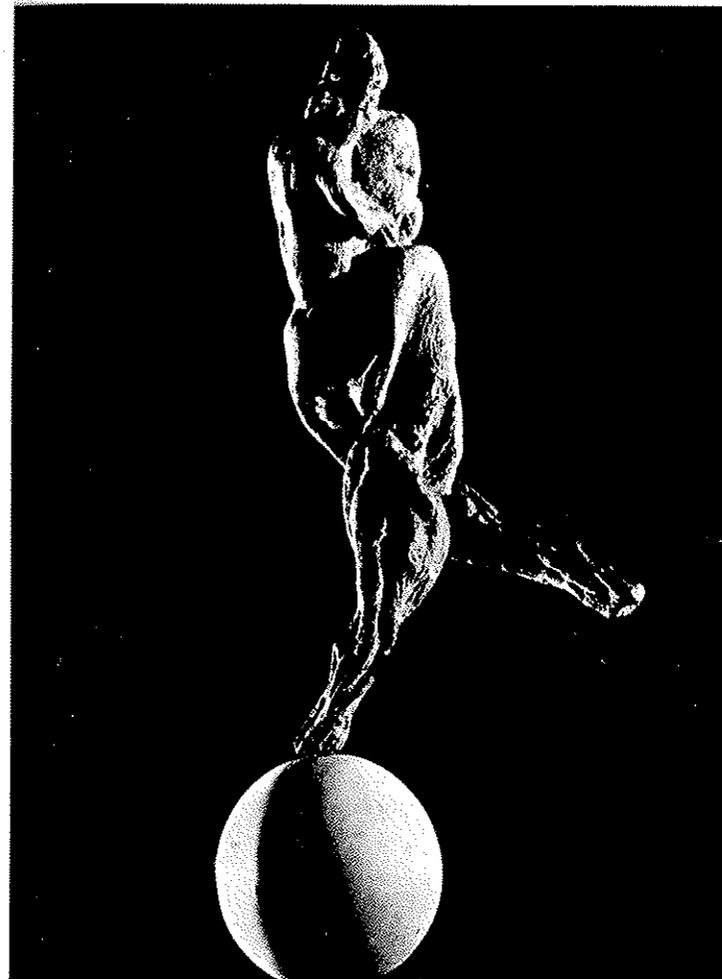
« Avec quelque recul j'ajouterai que sans doute rien de mieux ne pouvait être attendu d'une consultation publique à pareil sujet. Le « magique-circonstancier », qu'il s'agissait ici d'éprouver en étendue et d'amener à prendre objectivement conscience de lui-même, ne peut, par définition, se manifester qu'à la faveur d'une analyse rigoureuse et approfondie des *circonstances* du



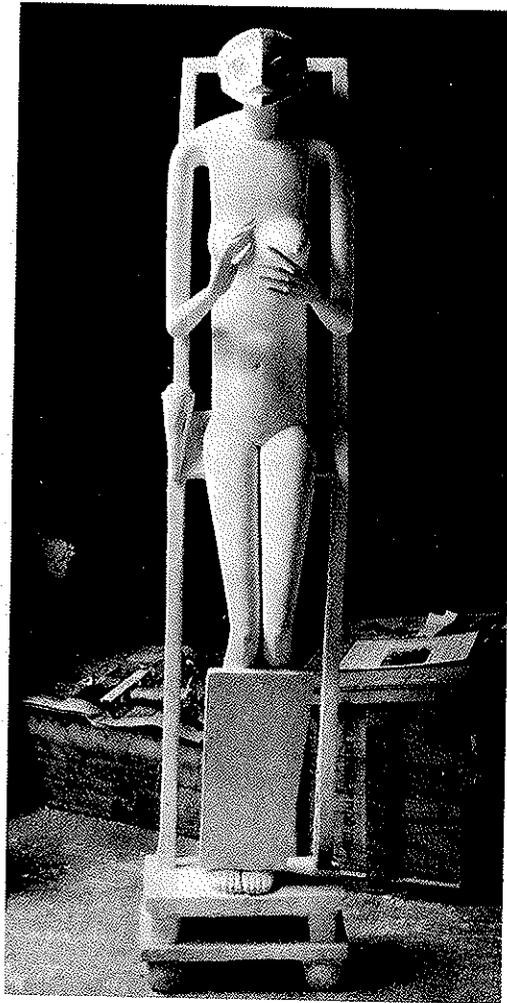
3. Le pont de trésors de
la « grande barrière » australienne (p. 18)
PHOTO N.-Y.-T.



4. *Moi, elle* (p. 23)
PHOTO MAN RAY



5. *Enée portant son père* (p. 24)
PHOTO MAN RAY



6. Je n'avais pas cessé de m'intéresser
au progrès de cette statue (p. 40)

PHOTO DORA MAAR

jeu desquelles il est issu. N'oublions pas qu'il y va du degré de crédibilité d'un fait ou d'un ensemble de faits en apparence plus ou moins miraculeux. On conçoit que les dimensions d'une telle analyse excèdent le cadre d'une réponse d'enquête. Peut-être aussi était-il, de notre part, imprudent d'insister sur le caractère capital de la rencontre, ce qui devait avoir pour conséquence de l'affecter d'un coefficient émotif étranger au véritable problème et plus ou moins nuisible à l'intelligence de ses données. Au long de ce livre j'ai eu loisir de préciser le caractère qu'a pris à mes yeux une telle rencontre. Je crois n'avoir pu le faire qu'en raison de ma volonté d'accommodation progressive à cette lumière de l'anomalie dont portent trace mes précédents ouvrages. Ma plus durable ambition aura été de dégager cette inconnue aussi bien de quelques-uns des faits à première vue les plus humbles que les plus significatifs de ma vie. Je crois avoir réussi à établir que les uns et les autres admettent un commun dénominateur situé dans l'esprit de l'homme et qui n'est autre que son *désir*. Je ne me suis attaché à rien tant qu'à montrer quelles précautions et quelles ruses le désir, à la recherche de son objet, apporte à louvoyer dans les eaux pré-conscientes et, cet objet découvert, de quels moyens, stupéfiants jusqu'à nouvel ordre, il dispose pour le faire connaître par la conscience.

A la pointe de la découverte, de l'instant où pour les premiers navigateurs une nouvelle terre fut en vue à celui où ils mirent le pied sur la côte, de l'instant où tel savant put se convaincre qu'il venait d'être témoin d'un phénomène jusqu'à lui inconnu à celui où il commença à mesurer la portée de son observation — tout sentiment de durée aboli dans l'enivrement de la *chance* — un très fin pinceau de feu dégage ou parfait comme rien autre le sens de la vie. C'est à la recreation de cet état particulier de l'esprit que le surréalisme a toujours aspiré, dédaignant en dernière analyse la proie et l'ombre pour ce qui n'est déjà plus l'ombre et n'est pas encore la proie : l'ombre et la proie fondues dans un éclair unique. Il s'agit de *ne pas*, derrière soi, *laisser s'embroussailler les chemins du désir*. Rien n'en garde moins, dans l'art, dans les sciences, que cette volonté d'applications, de butin, de récolte. Foin de toute capti-

tivité, fût-ce aux ordres de l'utilité universelle, fût-ce dans les jardins de pierres précieuses de Montezuma! Aujourd'hui encore je n'attends rien que de ma seule disponibilité, que de cette soif d'errer à *la rencontre* de tout, dont je m'assure qu'elle me maintient en communication mystérieuse avec les autres êtres disponibles, comme si nous étions appelés à nous réunir soudain. J'aimerais que ma vie ne laissât après elle d'autre murmure que celui d'une chanson de guetteur, d'une chanson pour tromper l'attente. Indépendamment de ce qui arrive, n'arrive pas, c'est l'attente qui est magnifique.

J'en avais devisé la veille et l'avant-veille avec Alberto Giacometti quand un beau jour du printemps 1934 nous invita à porter nos pas vers le « marché aux puces » dont il a déjà été question dans *Nadja* (tant pis pour cette répétition de décor, qu'excuse la transformation profonde, constante, du lieu). Giacometti travaillait à cette époque à la construction du personnage féminin qu'on trouvera reproduit page 36 de ce livre et ce personnage, bien qu'il lui fût apparu très distinctement plusieurs semaines auparavant et eût pris forme dans le plâtre en quelques heures, était sujet en se réalisant à certaines variations. Alors que le geste des mains et l'appui des jambes sur la planchette visiblement n'avaient jamais

donné lieu à la moindre hésitation; que les yeux, le droit figuré par une roue intacte, le gauche par une roue brisée, subsistaient sans modification à travers les états successifs de la figure, la longueur des bras, d'où dépendait le rapport des mains avec les seins, la coupe du visage n'étaient nullement arrêtées. Je n'avais pas cessé de m'intéresser au progrès de cette statue que, d'emblée, j'avais tenue pour l'émanation même du *désir d'aimer et d'être aimé* en quête de son véritable objet humain et dans sa douloureuse ignorance. Tant qu'il n'était pas parfaitement venu au jour la fragilité même, l'élan contenu, le côté tout à la fois pris au piège et rendant grâce par quoi m'avait si vivement ému l'aspect de ce gracieux être me donnaient à redouter dans la vie d'alors de Giacometti toute intervention féminine comme pouvant lui porter préjudice. Rien de plus fondé que cette crainte si l'on songe qu'une telle intervention, passagère, entraîna un jour un regrettable abaissement des mains, justifié consciemment par le souci de découvrir les seins et ayant, à ma grande surprise, pour conséquence la *disparition de l'objet invisible mais présent* sur quoi se centre l'intérêt de la figure et que ces mains tiennent ou soutiennent. A quelques légers correctifs près, elles furent rétablies le lendemain à leur vraie place. La tête cependant, bien que cernée dans ses grandes

lignes, définie dans son caractère général, participait presque seule de l'indétermination sentimentale dont je continue à penser que l'œuvre avait jailli. Toute soumise qu'elle était à certaines données imprescriptibles — vipérine, étonnée et tendre — elle résistait manifestement à l'individualisation, cette résistance, comme aussi celle des seins à la particularisation finale, se donnant pour raison avouée divers prétextes plastiques. Toujours est-il que le visage, si net, si flagrant aujourd'hui, était assez lent à s'éveiller du cristal de ses plans pour qu'on pût se demander s'il livrerait jamais son expression, cette expression par quoi seule pourrait se parachever l'unité du naturel et du surnaturel qui permettrait à l'artiste de passer à autre chose. Il manquait ici une assurance sur la réalité, un point d'appui sur le monde des objets tangibles. Il manquait ce terme de comparaison même lointain qui confère brusquement la certitude.

Les objets qui, entre la lassitude des uns et le désir des autres, vont rêver à la foire de la brocante n'avaient, ce jour-là, qu'à peine réussi à se différencier durant la première heure de notre promenade. Leur cours régulier n'était parvenu qu'à entretenir sans à-coups la méditation que ce lieu, comme nul autre, fait porter sur la précarité du sort de tant de petites constructions

humaines. Le premier d'entre eux qui nous attira réellement, qui exerça sur nous l'attraction du *jamais vu*, fut un demi-masque de métal frappant de rigidité en même temps que de force d'adaptation à une nécessité de nous inconnue. La première idée, toute fantaisiste, était de se trouver en présence d'un descendant très évolué du heaume, qui se fût laissé entraîner à flirter avec le loup de velours. Nous pûmes, en l'essayant, nous convaincre que les œillères, striées de lamelles horizontales de même substance diversement inclinées, permettaient une visibilité parfaite tant au-dessus et au-dessous que droit devant soi. L'aplatissement de la face proprement dite en dehors du nez, qu'accentuait la fuite rapide et pourtant délicate vers les tempes, joint à un second cloisonnement de la vue par des lamelles perpendiculaires aux précédentes et allant en se resserrant graduellement à partir de la dite courbure, prêtait à ce haut du visage aveugle l'attitude altière, *sûre d'elle*, inébranlable qui nous avait d'abord retenus. Bien que le caractère remarquablement définitif de cet objet semblât échapper au marchand qui nous pressait de l'acheter en suggérant de le peindre d'une couleur vive et de le faire monter en lanterne, Giacometti, pourtant très détaché en général de toute idée de possession à propos de tels objets, le reposa à regret, parut chemin faisant

concevoir des craintes sur sa destination prochaine, finalement revint sur ses pas pour l'acquérir. A quelques boutiques de là, un choix presque aussi électif se porta pour moi sur une grande cuiller en bois, d'exécution paysanne, mais assez belle, me sembla-t-il, assez hardie de forme, dont le manche, lorsqu'elle reposait sur sa partie convexe, s'élevait de la hauteur d'un petit soulier faisant corps avec elle. Je l'emportai aussitôt.

Nous débattions le sens qu'il convient d'attacher, si minimes puissent-elles paraître, à de telles trouvailles. Les deux objets, qu'on nous avait remis non enveloppés, dont nous ignorions l'existence quelques minutes plus tôt et qui nous imposaient avec eux ce contact sensoriel anormalement prolongé, nous ramenaient sans cesse à la considération de leur existence concrète, nous livraient aussi certains prolongements, très inattendus, de leur vie. C'est ainsi que le masque, perdant peu à peu ce que nous étions tombés d'accord pour lui assigner comme usage probable — nous avions pensé avoir affaire à un masque allemand d'escrime au sabre — tendait à se situer dans les recherches personnelles de Giacometti, à y prendre une place analogue à celle qu'occupait précisément alors le visage de la statue dont j'ai parlé. A pénétrer, en effet,

tout le détail de sa structure on constatait qu'il était en quelque sorte *compris* entre la *Tête* reproduite dans le numéro 5 de la revue *Minotaure*, dernière œuvre qu'il eût achevée et dont il m'avait promis le moulage, et ce visage demeuré à l'état d'ébauche. Restait, on l'a vu, à lever sur celui-ci le dernier voile : l'intervention du masque semblait avoir pour but d'aider Giacometti à vaincre, à ce sujet, son indécision. *La trouvaille d'objet remplit ici rigoureusement le même office que le rêve, en ce sens qu'elle libère l'individu de scrupules affectifs paralysants, le reconforte et lui fait comprendre que l'obstacle qu'il pouvait croire insurmontable est franchi*¹. Une certaine contradiction plastique, reflet sans nul doute d'une contradiction morale profonde, observable dans les premiers états de la sculpture, tenait, en effet, à la manière distincte dont l'artiste avait traité la partie supérieure — très largement par plans, pour fuir, je suppose, certaines précisions toujours accablantes du souvenir — et la partie inférieure — très dégagée, parce que sûrement méconnaissable — du personnage. Le masque, tirant parti de certaines ressemblances formelles qui les premières ont dû fixer l'attention (telles, pour l'œil, le rapprochement qui ne peut manquer de s'établir entre le treillis métal-

1. Cf. *Les Vases communicants* (Denœl et Steele, édit.).

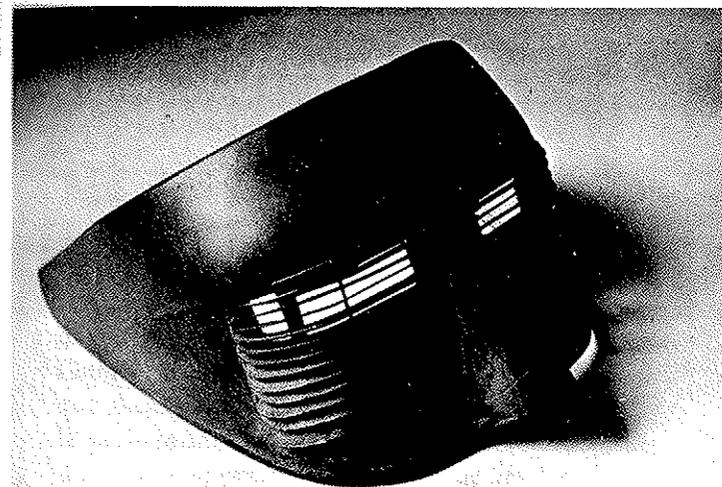
lique et la roue) impose, dans les limites du moindre espace, la fusion de ces deux manières. Il me semble impossible de sous-estimer son rôle, lorsque je me rends compte de la parfaite unité organique de ce frêle et imaginaire corps de femme que nous admirons aujourd'hui.

Cet essai de démonstration du rôle *catalyseur* de la trouvaille n'aurait à mes yeux rien de péremptoire si ce même jour — mais seulement après avoir quitté Giacometti — je n'avais pu m'assurer que la cuiller de bois répondait à une nécessité analogue, *bien que, comme il s'agit de moi, cette nécessité me soit demeurée longtemps plus obscure*. J'observe en passant que ces deux trouvailles que Giacometti et moi nous faisons *ensemble* répondent à un désir qui n'est pas un désir quelconque de l'un de nous mais bien un désir de l'un de nous auquel l'autre, en raison de circonstances particulières, se trouve associé. Je dis que ce désir plus ou moins conscient — dans le cas précédent la hâte de voir apparaître la statue tout entière telle qu'elle doit être — n'entraîne de trouvaille à deux, sans doute à davantage, qu'autant qu'il est *axé sur des préoccupations communes typiques*. Je serais tenté de dire que les deux individus qui marchent l'un près de l'autre constituent une seule machine à influence *amorcée*. La trouvaille me paraît équilibrer tout

à coup deux niveaux de réflexion très différents, à la façon de ces brusques condensations atmosphériques dont l'effet est de rendre conductrices des régions qui ne l'étaient point et de produire les éclairs.

Quelques mois plus tôt, poussé par un fragment de *phrase de réveil* : « le cendrier Cendrillon » et la tentation qui me possède depuis longtemps de mettre en circulation des objets oniriques et para-oniriques, j'avais prié Giacometti de modeler pour moi, en n'écoutant que son caprice, une petite pantoufle qui fût en principe la pantoufle perdue de Cendrillon. Cette pantoufle je me proposais de la faire couler en verre et même, si je me souviens bien, en verre gris, puis de m'en servir comme cendrier. En dépit des rappels fréquents que je lui fis de sa promesse, Giacometti oublia de me donner satisfaction. Le *manque*, éprouvé réellement, de cette pantoufle, m'inclina à plusieurs reprises à une assez longue rêverie, dont je crois dans mon enfance retrouver trace à son propos. Je m'impatientais de ne pouvoir imaginer concrètement cet objet, sur la substance duquel plane d'ailleurs par surcroît l'équivoque euphonique du mot « vair ». Le jour de notre promenade, il n'en était plus question entre Giacometti et moi depuis longtemps.

C'est rentré chez moi qu'ayant posé la cuiller



7. Un descendant très évolué du heaume... (p. 42)

PHOTO MAN RAY



8. De la hauteur d'un petit soulier faisant corps avec elle (p. 43)
PHOTO MAN RAY

sur un meuble je vis tout à coup s'emparer d'elle toutes les puissances associatives et interprétatives qui étaient demeurées dans l'inaction alors que je la tenais. Sous mes yeux il était clair qu'elle changeait. De profil, à une certaine hauteur, le petit soulier de bois issu de son manche — la courbure de ce dernier aidant — prenait figure de talon et le tout présentait la silhouette d'une pantoufle à la pointe relevée comme celle des danseuses. Cendrillon revenait bien du bal! La longueur réelle de la cuiller de tout à l'heure n'avait plus rien de fixe, ne pouvait présenter aucun caractère contrariant, elle tendait vers l'infini aussi bien dans le sens de la grandeur que dans celui de la petitesse : c'est qu'en effet le petit soulier-talon présidait à l'enchantement, qu'en lui logeait le *ressort* même de la *stéréotypie* (le talon de ce soulier-talon eût pu être un soulier, dont le talon lui-même... et ainsi de suite). Le bois d'abord ingrat acquérait par là la transparence du verre. Dès lors la pantoufle au talon-soulier qui se multipliait prenait sur l'étagère un vague air de se déplacer par ses propres moyens. *Ce déplacement devenait synchrone de celui de la citrouille-carrosse du conte.* Plus loin encore la cuiller de bois s'éclairait, d'ailleurs, en tant que telle. Elle prenait la valeur ardente d'un des ustensiles de cuisine qu'avait dû manipuler Cendrillon avant sa métamorphose. Ainsi se trouvait

spécifié concrètement un des plus touchants enseignements de la vieille histoire : la pantoufle merveilleuse en puissance dans la pauvre cuiller. Sur cette idée se fermait idéalement le cycle des recouplements. Avec elle il devenait clair que l'objet que j'avais désiré contempler jadis s'était construit hors de moi, très différent, *très au-delà* de ce que j'eusse imaginé, et au mépris de plusieurs données immédiates trompeuses. C'était donc à ce prix, seulement à ce prix qu'en lui, encore une fois, la parfaite unité organique avait pu être atteinte.

La sympathie qui existe entre deux, entre plusieurs êtres semble bien les mettre sur la voie de solutions qu'ils poursuivraient séparément en vain. Cette sympathie ne serait rien moins que de nature à faire passer dans le domaine du hasard favorable (l'antipathie dans celui du hasard défavorable) des rencontres qui lorsqu'elles n'ont lieu que pour un seul ne sont pas prises en considération, sont rejetées dans l'accidentel. Elle mettrait en jeu à notre profit une véritable *finalité seconde*, au sens de possibilité d'atteindre un but par la conjugaison avec notre volonté — dont l'atteinte de ce but ne peut uniquement dépendre — d'une autre volonté humaine qui se borne à être favorable à ce que nous l'atteignons. (Il n'est pas douteux, en particulier, qu'il faille voir là la cause profonde de l'attachement surréa-

liste au jeu des définitions, des suppositions, des prévisions : « Qu'est-ce que... Si... Quand...¹ » qui m'est toujours apparu poétiquement comme la plus fabuleuse source d'images *introuvables*.) Sur le plan individuel l'amitié et l'amour, comme sur le plan social les liens créés par la communauté des souffrances et la convergence des revendications, sont seuls capables de favoriser cette combinaison brusque, éclatante de phénomènes qui appartiennent à des séries causales indépendantes. Notre chance est éparse dans le monde, qui sait, en pouvoir de s'épanouir sur tout, mais chiffonnée comme un coquelicot en bouton. Dès que nous sommes seuls à sa recherche elle repousse contre nous la grille de l'univers, elle joue pour nous duper sur la triste ressemblance des feuilles de tous les arbres, elle vêt le long des routes des robes de cailloux.

1^{er} P.-S. (1934). — Comme j'achevais de rédiger cette communication, le désir me vint de la faire suivre, dans la revue où elle paraîtrait, d'une nouvelle série de ces Questions et Réponses : « Qu'est-ce que...? — C'est²... » (les secondes

1. Cf. *La Révolution surréaliste*, mars 1928; *Variétés*, juin 1929.

2. Giacometti : « Qu'est-ce que le violet? » Breton : « C'est une mouche double. » Breton : « Qu'est-ce que l'art? » Giacometti : « C'est une coquille blanche dans une cuvette d'eau. » Etc.

fournies en toute ignorance des premières) qui témoignât du fait que, mes amis et moi, nous n'avons aucune tendance à nous blaser, en particulier, sur ce système original de définitions. A vrai dire il me paraît secondaire de savoir si certaines des réponses en cause ne sont pas interchangeables : je ne me refuse pas à admettre qu'elles le sont et, par suite, je juge inutile de faire intervenir ici le calcul des probabilités. Pareillement il se peut qu'à défaut de la cuiller et du masque, d'autres objets découverts le même jour eussent été capables de remplir le même rôle. — Je consacrai quelques instants à relever, sur les documents en ma possession, les phrases qui me paraissaient pouvoir être réunies sous le titre : « Le dialogue en 1934. » Dans l'impossibilité matérielle où j'étais de les retenir toutes, force me fut, évidemment, de préférer celles-ci à celles-là. Malgré mon effort d'objectivité, je n'oserais prétendre avoir extrait le meilleur, ni le plus significatif. Une conversation, le soir même, avec Giacometti, put en effet me donner à penser que tout ce qui avait été omis ne l'avait pas été pour des raisons très valables. Revenant avec lui sur l'une des réflexions qu'avait fait naître notre promenade, à savoir l'incapacité où j'étais, par suite du maintien de la *censure*, de justifier pleinement la nécessité pour moi, à ce moment, de la cuiller, je me souvins brusque-

ment qu'une des définitions que j'avais écartées (comme trop compliquée, trop facilement pittoresque, me semblait-il) énumérait des éléments de nature, à première vue, disparate : des cuillers — et même de « grandes » cuillers — des coloquintes « monstres » et quelque chose sur quoi la mémoire me faisait défaut. Ces seuls éléments connus pouvaient suffire à me faire penser que je me trouvais en présence d'une figuration symbolique de l'appareil sexuel de l'homme, dans laquelle la cuiller tenait la place du pénis. Mais le recours au manuscrit, en vue de combler la lacune qui restait, m'ôta toute espèce de doute à cet égard : « Qu'est-ce que l'automatisme? m'avait-on demandé. — Ce sont de grandes cuillers, des coloquintes monstres, des lustres de bulles de savon. » (On voit qu'à travers la persistance de l'idée délirante de grandeur, le sperme était ce qui avait tenté de se dérober le plus longtemps à ma reconnaissance.) Il devenait clair, dans ces conditions, que tout le mouvement de ma pensée antérieure avait eu pour point de départ l'égalité objective : pantoufle = cuiller = pénis = moule parfait de ce pénis. De ce fait plusieurs autres données de l'énigme s'illuminaient : le choix du verre gris comme matière dans laquelle pouvait être conçue électivement la pantoufle s'expliquait par le désir de concilier les deux substances très distinctes que sont le verre (proposé par

Perrault), et le vair, son homophone, dont la substitution au premier rend compte d'une correction d'usage très significative (il est remédié, par là, à la propriété du verre d'être cassant et il est créé une ambiguïté supplémentaire favorable à la thèse que je défends ici. A remarquer, d'ailleurs, que la fourrure de vair, lorsqu'elle n'était constituée que de dos d'écureuils, prenait le nom de *dos de gris*, ce qui ne va pas sans rappeler que, pour l'aînée de ses sœurs, l'héroïne de Perrault s'appelait *Cucendron*).

Je ne saurais trop insister sur le fait que la pantoufle de Cendrillon est ce qui prend, par excellence, dans notre folklore la signification de l'*objet perdu*, de sorte qu'à me reporter au moment où j'ai conçu le désir de sa réalisation artistique et de sa possession, je n'ai aucune peine à comprendre qu'elle symbolisait pour moi une femme *unique, inconnue*, magnifiée et dramatisée par le sentiment de ma solitude et de la nécessité impérieuse d'abolir en moi certains souvenirs. Le besoin d'aimer, avec tout ce qu'il comporte d'exigence bouleversante au point de vue de l'unité (de l'unité-limite) de son objet ne trouve ici rien de mieux à faire que de reproduire les démarches du fils du roi dans le conte, faisant essayer la pantoufle « la plus jolie du monde » à toutes les femmes du royaume. Le contenu latent, sexuel, est assez transparent sous les mots : « Que je voie,

dit en riant Cendrillon, si elle ne me serait pas bonne »... « Il vit qu'elle y entraît sans peine et qu'elle y était juste comme de cire. »

2^e P.-S. (1936) — « D'Éros et de la lutte contre Éros! » Dans sa forme énigmatique, cette exclamation de Freud¹ parvient certains jours à m'obséder comme le peuvent seuls certains vers. En relisant, deux ans après, ce qui précède, je dois m'avouer que si j'ai réussi à me fournir sur-le-champ une interprétation valable de la trouvaille de la cuiller, il semble que, par contre, je me sois montré assez réticent sur celle du masque : 1^o il est à remarquer qu'en dépit de sa singularité *je n'en convoite pas la possession* mais que j'éprouve un certain plaisir à ce que Giacometti se l'approprie et que je me hâte de justifier de sa part cette acquisition; 2^o la publication en juin 1934 des pages qui précèdent sous le titre : « Équation de l'objet trouvé » dans la revue belge *Documents* me vaut aussitôt une longue lettre très troublante de Joe Bousquet qui reconnaît formellement ce masque pour un de ceux qu'il eut à distribuer à sa compagnie en Argonne, un soir de boue de la guerre, à la veille de l'attaque où un grand nombre de ses hommes devaient trouver la mort et lui-même être atteint à la colonne vertébrale de la

1. Freud : *Essais de psychanalyse* : Le Moi et le Soi (Payot, édit.).

balle qui l'immobiliserait. Je regrette de ne pouvoir citer ici des fragments de cette lettre que malheureusement et sans doute *symptomatiquement* j'ai perdue, mais je me souviens qu'elle insistait, de la manière la plus tragique, sur le rôle maléfique de ce masque, non seulement d'une protection illusoire mais encore embarrassant, lourd, égarant, *d'un autre temps* et qui dut être abandonné à la suite de cette expérience; 3° j'ai appris récemment d'elles-mêmes que, tandis que Giacometti et moi nous examinions cet objet, nous avons été *vus sans les voir* par deux personnes qui venaient, quelques secondes plus tôt, de le manipuler : l'une de ces personnes, disparue pour moi durant des années, n'est autre que celle à qui s'adressent les dernières pages de *Nadja* et qui est désignée par la lettre X dans *Les Vases communicants*, l'autre était son ami. Quoique intriguée par le masque elle l'avait reposé comme moi. « D'Éros et de la lutte contre Éros! » Magène, peut-être antérieurement la sienne devant le masque — sur l'usage duquel devaient me parvenir peu après de si pénibles éclaircissements, — l'étrange figure (en forme d'X mi-sombre mi-clair) que forme cette rencontre ignorée de moi mais non d'elle, rencontre axée si précisément sur un tel objet, me donnent à penser qu'à cet instant il précipite en lui l'« instinct de mort » longtemps dominant pour moi par suite

de la perte d'un être aimé, par opposition à l'instinct sexuel qui, quelques pas plus loin, allait trouver à se satisfaire dans la découverte de la cuiller. Ainsi se vérifie on ne peut plus concrètement la proposition de Freud : « Les deux instincts, aussi bien l'instinct sexuel que l'instinct de mort, se comportent comme des instincts de conservation, au sens le plus strict du mot, puisqu'ils tendent l'un et l'autre à rétablir un état qui a été troublé par l'apparition de la vie. » Mais il s'agissait de pouvoir recommencer à aimer, non plus seulement de continuer à vivre! Les deux instincts, par cela même, n'ont jamais été plus exaltés qu'on peut les observer sous le déguisement ultra-matériel des pages 47 et 48, déguisement qui leur permet alors de m'éprouver, de mesurer sur moi leur force coup sur coup.

IV

J'hésite, il faut l'avouer, à faire ce saut, je crains de tomber dans l'inconnu sans limites. Toutes sortes d'ombres s'empresstent autour de moi pour me retenir, pour m'opposer de hauts murs que j'ai grand-peine à frapper d'inconsistance. On voudra bien croire qu'à ces ombres ne se mêle rien qui puisse tenir au dévoilement d'un épisode singulièrement émouvant de ma vie : à maintes reprises¹ j'ai été amené à situer, par rapport à diverses circonstances intimes de cette vie, une série de faits qui me semblaient de nature à retenir l'attention psychologique, en raison de leur caractère insolite. Seule, en effet, la référence précise, absolument consciencieuse, à l'état émotionnel du sujet au moment où se produisent de tels faits, peut fournir une base réelle d'appréciation. C'est sur le modèle de l'observa-

1. Cf. *Nadja* (N.R.F., édit.), *Les Vases communicants* (Denoël et Steele, édit.).

tion médicale que le surréalisme a toujours proposé que la relation en fût entreprise. Pas un incident ne peut être omis, pas même un nom ne peut être modifié sans que rentre aussitôt l'arbitraire. La mise en évidence de l'irrationalité immédiate, confondante, de certains événements nécessite la stricte authenticité du document humain qui les enregistre. L'heure dans laquelle a pu s'inscrire une interrogation si poignante est trop belle pour qu'il soit permis de rien y ajouter, de rien en soustraire. Le seul moyen de lui rendre justice est de penser, de donner à penser qu'elle s'est vraiment écoulée.

Mais la distinction du plausible et du non-plausible s'impose à moi comme aux autres hommes. Pas plus qu'eux je n'échappe au besoin de tenir le déroulement de la vie extérieure pour indépendant de ce qui constitue spirituellement mon individualité propre et si j'accepte à chaque minute de refléter selon mes facultés particulières le spectacle qui se joue en dehors de moi, il m'est par contre étrangement difficile d'admettre que ce spectacle s'organise soudain comme pour moi seul, ne tende plus en apparence qu'à se conformer à la représentation *antérieure* que j'en ai eue. Cette difficulté s'accroît du fait que la représentation en question s'est offerte à moi comme toute fantaisiste et qu'étant donné le caractère manifestement capricieux de son développement,

il n'y avait aucune probabilité à ce qu'elle trouvât jamais de corroboration sur le plan réel : à plus forte raison de corroboration continue, impliquant entre les événements que l'esprit s'était plu à agencer et les événements réels un incessant parallélisme. Pour si rare et peut-être si élective qu'elle puisse passer, une telle conjonction est assez troublante pour qu'il ne puisse être question de passer outre. Rien ne servirait, en effet, de se cacher qu'une fois établie elle est susceptible à elle seule de tenir en échec, jusqu'à nouvel ordre, toute la pensée rationaliste. De plus, pour pouvoir être négligée, il faudrait qu'elle n'agitât pas à l'extrême l'esprit qui est amené à en prendre conscience. Il est impossible, en effet, que celui-ci n'y puise pas un sentiment de félicité et d'inquiétude extraordinaires, un mélange de terreur et de joie *paniques*. C'est comme si tout à coup la nuit profonde de l'existence humaine était percée, comme si la nécessité naturelle, consentant à ne faire qu'une avec la nécessité logique, toutes choses étaient livrées à la transparence totale, reliées par une chaîne de verre dont ne manquât pas un maillon. Si c'est là une simple illusion, je suis pour l'abandonner mais qu'on *prouve* d'abord que c'est une illusion. Au cas contraire, si, comme je le crois, c'est là l'amorce d'un contact, entre tous éblouissant, de l'homme avec le monde des choses, je suis pour

qu'on cherche à déterminer ce qu'il peut y avoir de plus caractéristique dans un tel phénomène et aussi pour qu'on tente de provoquer le plus grand nombre possible de communications de l'ordre de celle qui va suivre. C'est seulement lorsque ces communications auront été réunies et confrontées qu'il pourra s'agir de dégager la loi de production de ces échanges mystérieux entre le matériel et le mental. Je ne me propose encore rien tant que d'attirer l'attention sur eux, les tenant pour moins exceptionnels qu'on est aujourd'hui d'humeur à le croire, en raison de la suspicion en laquelle est tenu le caractère nettement *révélatoire* qui les distingue au premier chef. De notre temps parler de révélation est malheureusement s'exposer à être taxé de tendances régressives : je précise donc qu'ici je ne prends aucunement ce mot dans son acception métaphysique mais que, seul, il me paraît assez fort pour traduire l'émotion sans égale qu'en ce sens il m'a été donné d'éprouver. La plus grande faiblesse de la pensée contemporaine me paraît résider dans la surestimation extravagante du connu par rapport à ce qui reste à connaître. Pour la convaincre en cela de n'obéir qu'à sa haine fondamentale de l'effort, il est plus utile que jamais d'en appeler au témoignage de Hegel : « L'esprit n'est tenu en éveil et vivement sollicité par le besoin de se développer en présence des

objets qu'autant qu'il reste en eux quelque chose de mystérieux qui n'a pas encore été révélé. » Il est permis d'en déduire que l'étrangeté totale, pourvu qu'elle ressorte de constatations vérifiables, ne peut sous aucun prétexte être dénoncée.

Cette jeune femme qui venait d'entrer était comme entourée d'une vapeur — vêtue d'un feu? — Tout se décolorait, se glaçait auprès de ce teint rêvé sur un accord parfait de rouillé et de vert : l'ancienne Égypte, une petite fougère inoubliable rampant au mur intérieur d'un très vieux puits, le plus vaste, le plus profond, et le plus noir de tous ceux sur lesquels je me suis penché, à Villeneuve-les-Avignon, dans les ruines d'une ville splendide du xiv^e siècle français, aujourd'hui abandonnée aux bohémiens. Ce teint jouait, en se fonçant encore du visage aux mains, sur un rapport de tons fascinant entre le soleil extraordinairement pâle des cheveux en bouquet de chèvrefeuille — la tête se baissait, se relevait, très inoccupée — et le papier qu'on s'était fait donner pour écrire, dans l'intervalle d'une robe si émouvante peut-être à cet instant que je ne la vois plus. C'était quelque être très jeune, mais de qui ce signe distinctif ne s'imposait cependant pas à première vue, en raison de cette illusion qu'il donnait de se déplacer en plein jour dans la lu-

mière d'une lampe. Je l'avais déjà vu pénétrer deux ou trois fois dans ce lieu : il m'avait à chaque fois été annoncé, avant de s'offrir à mon regard, par je ne sais quel mouvement de saisissement d'épaule à épaule ondulant jusqu'à moi à travers cette salle de café depuis la porte. Ce mouvement, dans la mesure même où, agitant une assistance vulgaire, il prend très vite un caractère hostile, que ce soit dans la vie ou dans l'art, m'a toujours averti de la présence du *beau*. Et je puis bien dire qu'à cette place, le 29 mai 1934, cette femme était *scandaleusement* belle. Une telle certitude, pour moi assez exaltante à cette époque par elle-même, risquait d'ailleurs fort de m'obséder durant le temps qui s'écoulait entre ses apparitions réelles, puisqu'une intuition très vague, dès les premiers instants, m'avait permis d'envisager que le destin de cette jeune femme pût un jour, et si faiblement que ce fût, entrer en composition avec le mien. Je venais d'écrire quelques jours plus tôt le texte inaugural de ce livre, texte qui rend assez bien compte de mes dispositions mentales, affectives d'alors : besoin de concilier l'idée de l'amour unique et sa négation plus ou moins fatale dans le cadre social actuel, souci de prouver qu'une solution plus que suffisante, nettement excédante des problèmes vitaux, peut être toujours attendue de l'abandon des voies logiques ordinaires. Je n'ai jamais cessé de croire que

l'amour, entre tous les états par lesquels l'homme peut passer, est le plus grand pourvoyeur en matière de solutions de ce genre, tout en étant lui-même le lieu idéal de jonction, de fusion de ces solutions. Les hommes désespèrent stupidement de l'amour — j'en ai désespéré — ils vivent asservis à cette idée que l'amour est toujours derrière eux, jamais *devant* eux : les siècles passés, le mensonge de l'oubli à vingt ans. Ils supportent, ils s'aguerrissent à admettre surtout que l'amour ne soit pas *pour eux*, avec son cortège de clartés, ce regard sur le monde qui est fait de tous les yeux de devins. Ils boitent de souvenirs fallacieux auxquels ils vont jusqu'à prêter l'origine d'une chute immémoriale, pour ne pas se trouver trop coupables. Et pourtant pour chacun la promesse de toute heure à venir contient tout le secret de la vie, en puissance de se révéler un jour occasionnellement dans un autre être.

Cette femme qui venait d'entrer écrivait donc — elle avait également écrit la veille et, même, je m'étais plu très vite à penser qu'elle *m'écrivait*, surpris ensuite à attendre sa lettre. *Naturellement*, rien. A sept heures et demie, le 29 mai, son retour à une telle attitude — à nouveau le plafond, la plume, un mur, le plafond, jamais son regard ne rencontrait le mien — me causait une légère impatience. Pour peu que je bougeasse, les yeux

longtemps levés ne cillaient pas ou presque : à quelques mètres de moi, ils jetaient leur long feu absent d'herbes sèches et le buste le plus gracieux qui soit recommençait à régner sur l'immobilité. Je sentais me posséder peu à peu le tourment d'une interrogation qui s'accommodait mal de rester muette. Comme cette minute m'est proche ! Je sais si peu ce qui me guidait. Mais cette salle, en pleine lumière, s'était allégée de toute autre présence : un dernier flot avait entraîné les amis à qui je continuais à parler.

Cette femme qui venait d'entrer allait bientôt se retrouver dans la rue, où je l'attendais sans me montrer. Dans la rue... L'admirable courant du soir faisait miroiter comme nulle autre cette région la plus vivante et par instants la plus trouble de Montmartre. Et cette silhouette devant moi qui fuyait, interceptée sans cesse par de mobiles buissons noirs. L'espoir — au reste quel espoir ? — ne faisait déjà plus voleter à mes côtés qu'une très petite flamme déteinte. Et les trottoirs bifurquaient inexplicablement tour à tour, selon un itinéraire aussi capricieux que possible. Contre toute apparence, je me demandais si je n'avais pas été aperçu pour qu'on m'entraînât ainsi dans le plus merveilleux chemin des écoliers. Il finit tout de même par me mener quelque part, à une station quelconque de véhicules. Un pas de plus,

de moins et, fort étonné, le visage que j'avais follement craint de ne jamais revoir se trouvait tourné vers moi de si près que son sourire à cette seconde me laisse aujourd'hui le souvenir d'un écureuil tenant une noisette verte. Les cheveux, de pluie claire sur des marronniers en fleurs... Elle me dit qu'elle m'avait écrit — cette lettre de tout à l'heure m'était destinée — s'étonna qu'on ne me l'eût pas remise et, comme j'étais hors d'état de songer alors à la retenir, prit très vite congé de moi en me donnant rendez-vous ce même soir à minuit.

Je glisse sur les heures de tumulte qui suivirent. Il est deux heures du matin quand nous sortons du « Café des Oiseaux ». Ma confiance en moi subit une crise assez spéciale et assez grave pour qu'il me paraisse nécessaire d'en donner ici quelque idée si je persiste à vouloir faire le jour sur les suites immédiates de cette rencontre en ce qu'elles ont d'apparemment presque normal et, à la réflexion, de tout à fait inexplicable en raison, sur un autre plan, de leur caractère rigoureusement concerté. Dans la mesure même où j'ai pu m'abandonner durant plusieurs jours à l'idée *a priori* purement séduisante que je puis être en quelque sorte attendu, voire cherché, par un être auquel je prête tant de charmes, le fait que cette idée vient de se découvrir des bases réelles ne peut manquer de me précipiter dans

un abîme de négations. De quoi suis-je capable en fin de compte et que ferai-je pour ne pas démentir d'un tel sort? Je vais devant moi mécaniquement, dans un grand bruit de grilles qu'on ferme. Aimer, retrouver la grâce perdue du premier instant où l'on aime... Toutes sortes de défenses se peignent autour de moi, des rires clairs fusent des années passées pour finir en sanglots, sous les grands battements d'ailes grises d'une nuit peu sûre de printemps. Peu sûre : c'est bien, en effet, toute l'insécurité qui est en moi dès que, cette nuit-là, je me reprends à lire dans l'avenir ce qui pourrait, ce qui devrait être si le cœur *disposait*. La liberté à l'égard des autres êtres, la liberté à l'égard de celui qu'on a été semble ne se faire alors si tentante que pour mieux m'accabler de ses défis. Qui m'accompagne à cette heure dans Paris sans me conduire et que, d'ailleurs, moi non plus, je ne conduis pas? Je ne me rappelle pas avoir éprouvé de ma vie si grande défaillance. Je me perds presque de vue, il me semble que j'ai été emporté à mon tour comme les figurants de la première scène. La conversation qui, tant que ma trop belle interlocutrice est demeurée assise en face de moi, glissait sans obstacle d'un sujet à l'autre, n'effleure plus maintenant que le masque des choses. Je me sens avec effroi la conduire à sombrer malgré moi dans l'artificiel. J'en suis réduit à

m'arrêter de temps à autre pour immobiliser devant moi le visage que je ne puis supporter plus longtemps de voir s'offrir de profil, mais cette démarche enfantine ne me rend, à vrai dire, qu'une très courte assurance. Il me deviendrait peut-être brusquement impossible de faire un pas, sans le secours d'un bras qui vient s'unir à mon bras et me rappeler à la vie réelle en m'éclairant délicieusement de sa pression le contour d'un sein.

Tandis que nous nous attardons une heure plus tard dans les petites rues du quartier des Halles, j'éprouve d'autant plus durement l'éclipse de ce sein, commandée par les difficultés de la circulation à deux parmi les camions dans cette rumeur qui s'enfle sans cesse, qui monte comme la mer vers l'appétit immense du prochain jour. Mon regard, des magnifiques cubes blancs, rouges, verts des primeurs glisse malencontreusement sur le pavé luisant de déchets horribles. C'est aussi l'heure où des bandes de fêtards commencent à se répandre en ces lieux pour y finir la nuit dans quelque petit torchon renommé, jetant dans la cohue robuste et franche du travail la note noire, mousseuse et équivoque des tenues de soirées, des fourrures et des soies. Allons! C'est seulement dans les contes qu'il est impossible au doute de s'insinuer, qu'il n'est pas question de

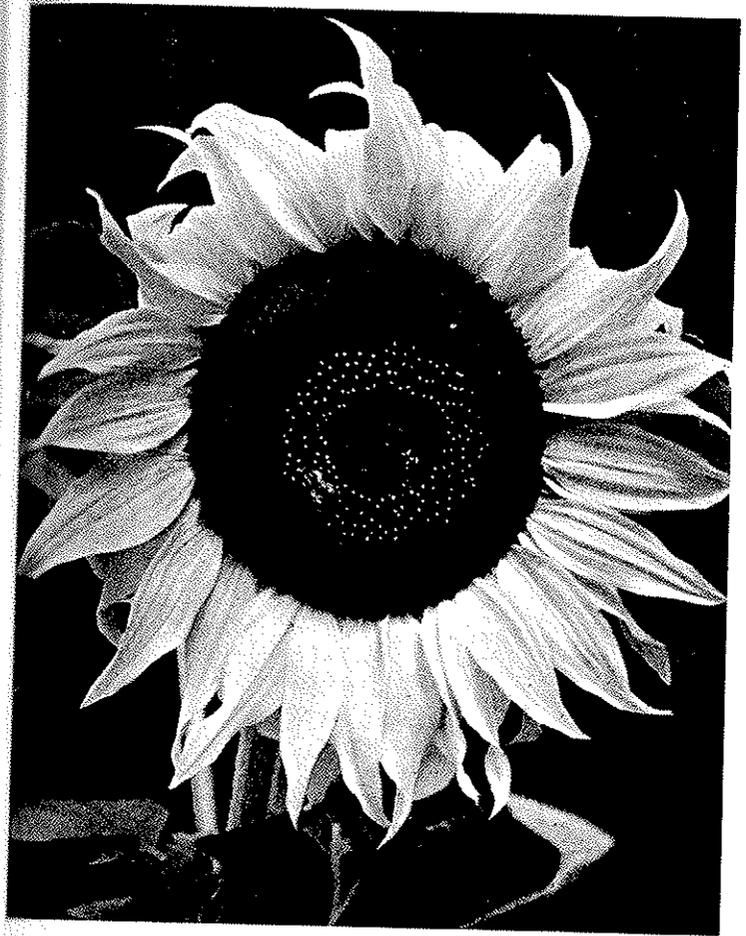
glisser sur une écorce de fruit. Je vois le mal et le bien dans leur état brut, le mal l'emportant de toute la facilité de la souffrance : l'idée qu'il est au loin, peut-être seul, créateur de bien ne m'effleure même plus. La vie est lente et l'homme ne sait guère la jouer. Les possibilités d'atteindre l'être susceptible de l'aider à la jouer, de lui donner tout son sens, se perdent dans la carte des astres. Qui m'accompagne, qui me précède cette nuit encore une fois? Demain reste fait de déterminations bon gré mal gré acceptées sans tenir compte de ces boucles charmantes, de ces chevilles pareilles à des boucles. Il serait temps encore de reculer.

Quel avertisseur fonctionnera jamais pour faire entendre la voix de la déraison, si je parle le langage qu'on m'a appris, et soutenir que demain sera *autre*, qu'il s'est mystérieusement, complètement déchiré d'hier? J'étais de nouveau près de vous, ma belle vagabonde, et vous me montriez en passant la Tour Saint-Jacques sous son voile pâle d'échafaudages qui, depuis des années maintenant, contribue à en faire plus encore le grand monument du monde à l'irrévélé. Vous aviez beau savoir que j'aimais cette tour, je revois encore à ce moment toute une existence violente s'organiser autour d'elle pour nous comprendre, pour contenir l'éperdu dans son galop nuageux autour de nous :

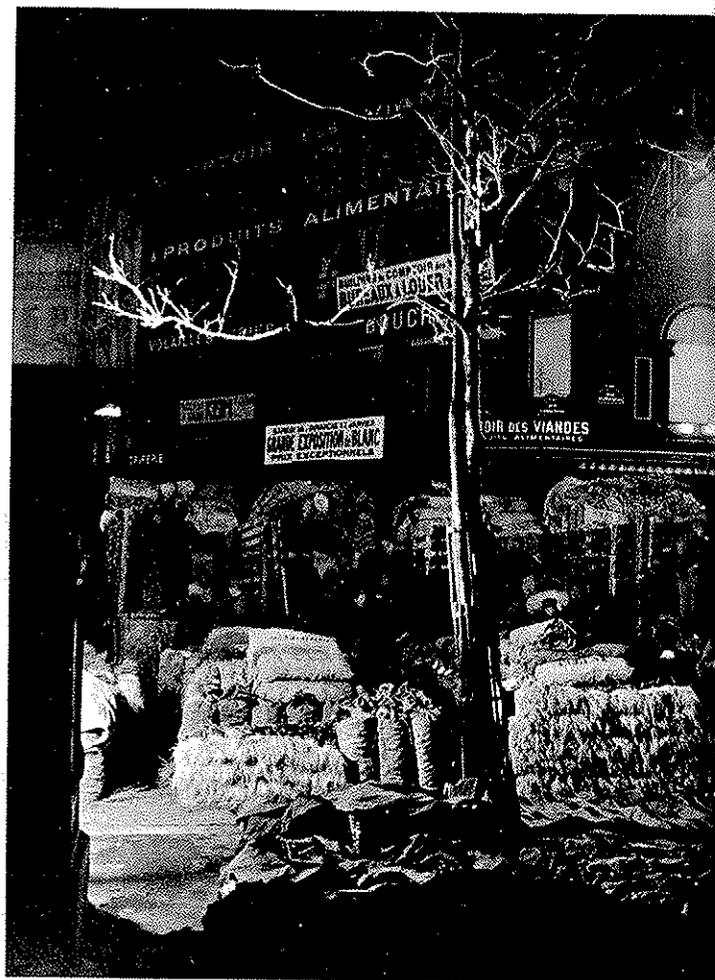
*A Paris la Tour Saint-Jacques chancelante
Pareille à un tournesol¹*

ai-je dit assez obscurément pour moi dans un poème, et j'ai compris depuis que ce balancement de la tour était surtout le mien entre les deux sens en français du mot *tournesol*, qui désigne à la fois cette espèce d'hélianthe, connue aussi sous le nom de grand soleil et le réactif utilisé en chimie, le plus souvent sous la forme d'un papier bleu qui rougit au contact des acides. Toujours est-il que le rapprochement ainsi opéré rend un compte satisfaisant de l'idée complexe que je me fais de la tour, tant de sa sombre magnificence assez comparable à celle de la fleur qui se dresse généralement comme elle, très seule, sur un coin de terre plus ou moins ingrat que des circonstances assez troubles qui ont présidé à son édification et auxquelles on sait que le rêve millénaire de la transmutation des métaux est étroitement lié. Il n'est pas jusqu'au virement du bleu au rouge en quoi réside la propriété spécifique du tournesol-réactif dont le rappel ne soit sans doute justifié par analogie avec les couleurs distinctives de Paris, dont, au reste, ce quartier de la Cité est le berceau, de Paris qu'exprime ici d'une façon tout

1. Cf. *Le Revolver à cheveux blancs* (Denoël et Steele, édit.).



9. Cette espèce d'hélianthe (p. 70)
PHOTO MAN RAY



10. *Les petites rues du quartier des halles* (p. 68)
PHOTO BRASSAÏ

particulièrement organique, *essentielle*, son Hôtel de Ville que nous laissons sur notre gauche en nous dirigeant vers le Quartier Latin. Je cède à l'adorable vertige auquel m'inclinent peut-être ces lieux où tout ce que j'aurai le mieux connu a commencé. J'en suis quitte brusquement avec ces représentations antérieures qui menaçaient tout à l'heure de me réduire, je me sens libéré de ces liens qui me faisaient croire encore à l'impossibilité de me dépouiller, sur le plan affectif, de mon personnage de la veille. Que ce rideau d'ombres s'écarte et que je me laisse conduire sans crainte vers la lumière! Tourne, sol, et toi, grande nuit, chasse de mon cœur tout ce qui n'est pas la foi en mon étoile nouvelle!

Le bon vent qui nous emporte ne tombera peut-être plus puisqu'il est dès maintenant chargé de parfums comme si des jardins s'étagaient au-dessus de nous. Nous touchons en effet le Quai aux Fleurs à l'heure de l'arrivée massif des pots de terre roses, sur la base uniforme desquels se prémédite et se concentre toute la volonté de séduction active de demain. Les passants matinaux qui hanteront dans quelques heures ce marché perdront presque tout de l'émotion qui peut se dégager au spectacle des étoffes végétales lorsqu'elles font vraiment connaissance avec le pavé de la ville. C'est merveille de les voir une

dernière fois rassemblées par espèces sur le toit des voitures qui les amènent, comme elles sont nées si semblables les unes aux autres de l'ensemencement. Tout engourdi aussi par la nuit et si pures encore de tout contact qu'il semble que c'est par immenses dortoirs qu'on les a transportées. Sur le sol pour moi à nouveau immobilisées, elles reprennent aussitôt leur sommeil, serrées les unes contre les autres et jumelles à perte de vue. C'est bientôt juin et l'héliotrope penche sur les miroirs ronds et noirs du terreau mouillé ses milliers de crêtes. Ailleurs les bégonias recomposent patiemment leur grande rosace de vitrail, où domine le rouge solaire, qui éteint un peu plus, là-bas, celle de Notre-Dame. Toutes les fleurs, à commencer même par les moins exubérantes de ce climat, conjuguent à plaisir leur force comme pour me rendre toute la jeunesse de la sensation. Fontaine claire où tout le désir d'entraîner avec moi un être nouveau se reflète et vient boire, tout le désir de reprendre à deux, puisque cela n'a encore pu se faire, le chemin perdu au sortir de l'enfance et qui glissait, embaumant la femme encore inconnue, la femme à venir, entre les prairies. Est-ce enfin vous cette femme, est-ce seulement aujourd'hui que vous deviez venir? Tandis que, comme en rêve, on étale toujours devant nous d'autres parterres, vous vous penchez longuement sur ces fleurs enveloppées d'ombre

comme si c'était moins pour les respirer que pour leur ravir leur secret et un tel geste, à lui seul, est la plus émouvante réponse que vous puissiez faire à cette question que je ne vous pose pas. Cette profusion de richesses à nos pieds ne peut manquer de s'interpréter comme un luxe d'avances que me fait à travers elle, plus encore nécessairement à travers vous, la vie. Et d'ailleurs, vous si blonde, physiquement si attirante au crépuscule du matin, c'est trop peu dire qu'ajouter que vous ne faites qu'un avec cet épanouissement même.

.....
C'est d'ici que tout repart, d'ici que rayonnent — il faut se taire — trop de raisons de mêler dans le récit tous les temps du verbe être. J'y consentirai probablement un jour lorsqu'il s'agira d'établir, comme je me le propose, que l'amour véritable n'est sujet à aucune altération appréciable dans la durée. Seule l'adaptation plus ou moins résignée aux conditions sociales actuelles est de nature à faire admettre que la fantasmagorie de l'amour est uniquement fonction du manque de connaissance où l'on est de l'être aimé, je veux dire passe pour prendre fin de l'instant où cet être ne se dérobe plus. Cette croyance à la désertion rapide, en pareil cas, de l'esprit, en tout ce qui regarde l'exercice de ses facultés les plus exaltantes et les plus rares, ne peut natu-

rellement être mise au compte que d'un reliquat le plus souvent atavique d'éducation religieuse, qui veille à ce que l'être humain soit toujours prêt à différer la possession de la vérité et du bonheur, à reporter toute velléité d'accomplissement intégral de ses désirs dans un « au-delà » fallacieux qui, à plus ample informé, s'avère, comme on l'a fort bien dit, n'être d'ailleurs qu'un « en-deçà ». Quelle que soit ma volonté mainte fois exprimée de réagir contre cette manière de voir, il ne m'appartient pas d'en faire justice à moi seul et je me bornerai aujourd'hui, en passant, à déplorer les sacrifices continus qu'ont cru, depuis plusieurs siècles, devoir accepter de lui faire les poètes. C'est toute la conception moderne de l'amour qui serait pourtant à reprendre, telle qu'elle s'exprime vulgairement mais d'une manière très transparente dans des mots comme « coup de foudre » ou « lune de miel ». Toute cette météorologie de pacotille a beau, par surcroît, être teintée de la plus sordide ironie réactionnaire, mon intention n'est pas de la mettre plus longtemps en cause pour cette fois. C'est en effet de la considération de ce qui s'est passé pour moi *ce premier jour* et du retour ultérieur, à cette occasion, sur certaines prémisses déjà anciennes, au demeurant très inexplicables, des faits en question, que j'entends faire jaillir une lueur nouvelle. C'est seulement par la mise en évidence du

rapport étroit qui lie ces deux termes, le réel, l'imaginatif, que j'espère porter un coup nouveau à la distinction, qui me paraît de plus en plus mal fondée, du subjectif et de l'objectif¹. C'est seulement de la méditation qu'on peut faire porter sur ce rapport que je demande si l'idée de *causalité* ne sort pas complètement hagarde. C'est seulement, enfin, par le soulignement de la coïncidence continue, parfaite, de deux séries de faits tenues, jusqu'à nouvel ordre, pour rigoureusement indépendantes, que j'entends justifier et préconiser, toujours plus électivement, le *comportement lyrique* tel qu'il s'impose à tout être, ne serait-ce qu'une heure durant dans l'amour et tel qu'a tenté de le systématiser, à toutes fins de divination possibles, le surréalisme.

Un des premiers matins qui suivirent cette longue promenade nocturne dans Paris, je procédais à ma toilette sans accorder à ces derniers épisodes la moindre attention consciente. J'ai d'ailleurs coutume de n'agiter pour moi-même, à ce moment, aucune des questions qui m'importent. En général mon esprit demeure tout abandonné à la distraction, au point de ne s'occuper qu'à rassembler quelques paroles de chanson — le souvenir musical me faisant presque

1. Cf. *Point du Jour* (N.R.F., édit.) : « Le Message automatique ».

complètement défaut — paroles auxquelles il m'arrive de prêter une trame vocale extrêmement timide surtout quand elles me sont parvenues portées par de très vieux airs ou encore lorsque s'y joue le soleil de dix heures des opérettes d'Offenbach. D'autres fois ce sont des poèmes qui se recomposent ainsi plus ou moins lentement, et le plus remarquable en ce qui les concerne est qu'ils surgissent à ma mémoire presque toujours précédés de l'intonation que je donne à leur lecture à haute voix, dont au reste quelque chose persiste aussi à la lecture des yeux. Je me suis souvent étonné, à ce propos, de me faire une idée si précise de leur valeur avant même qu'ils aient commencé à s'organiser, d'éprouver pour leur auteur, que rien encore ne me désigne, une sympathie ou une antipathie très caractéristique à la seule approche de ce murmure, sentiment qui ne manque jamais de se légitimer par la suite. Ce matin-là il n'en allait pas tout à fait de même en ce sens que ce poème était de moi — je le reconnaissais sans enthousiasme — : c'étaient plutôt de courts fragments, de vagues tronçons d'un poème paru jadis sous ma signature qui essayaient de se rejoindre sans résultat. Je saurais mal dire aujourd'hui quels étaient ceux qui tentaient le plus complaisamment de se faire détailler, de la manière qu'ont les animaux, les chiens, les chouettes, les singes, de proférer certaines

appréciations nostalgiques de sens dans l'air ambiant qui est aussi le nôtre, mais nos oreilles sont ourlées du mauvais côté ou je n'y suis plus. Ce poème avait ceci de particulier qu'il ne me plaisait pas, qu'il ne m'avait jamais plu, au point que j'avais évité de le faire figurer dans deux recueils plus tard : un livre dans lequel j'avais eu dessein de réunir à d'autres ce que je tenais pour mes meilleurs poèmes d'alors, d'une part; une *Petite Anthologie poétique du surréalisme*, d'autre part. Et pourtant les « poèmes » que j'ai écrits sont si peu nombreux que je n'avais guère le choix. Il s'agissait, en l'espèce, d'un poème *automatique* : tout de premier jet ou si peu s'en fallait qu'il pouvait passer pour tel en 1923, quand je lui donnai place dans *Clair de Terre*. Pour tout critiqué et peut-être obscurément renié qu'il eût été par la suite, je ne vois guère pourtant le moyen de parler des citations involontaires, haletantes, que je m'en faisais tout à coup, autrement que de ces phrases du pré-sommeil dont j'ai été amené à dire en 1924, dans le *Manifeste du Surréalisme*, qu'elles « cognaient à la vitre ». Ces citations, il faut bien en convenir, y cognaient encore, elles, très faiblement et il me fallut, l'après-midi du même jour, sortir et errer seul, pour constater qu'un besoin remarquable de cohésion s'était très tôt emparé d'elles, qu'elles ne me feraient pas grâce tant qu'elles

n'auraient pas été restituées au tout, organique ou non, auquel elles appartenait. C'est ainsi que je fus conduit, seulement le soir, à rouvrir un de mes livres à la page où je savais les relever. Cette concession à tout ce que je ne voulais jusqu'alors pas savoir devait être une suite ininterrompue, fulgurante, de découvertes :

TOURNESOL

A Pierre Reverdy

*La voyageuse qui traversa les Halles à la tombée de
Marchait sur la pointe des pieds |l'été
Le désespoir roulait au ciel ses grands arums si beaux
Et dans le sac à main il y avait mon rêve ce flacon de
Que seule a respirés la marraine de Dieu |sels
Les torpeurs se déployaient comme la buée
Au Chien qui fume
Où venaient d'entrer le pour et le contre |de biais
La jeune femme ne pouvait être vue d'eux que mal et
Avais-je affaire à l'ambadrice du salpêtre
Ou de la courbe blanche sur fond noir que nous appe-
Le bal des innocents battait son plein |lons pensée
Les lampions prenaient feu lentement dans les mar-
|ronniers
La dame sans ombre s'agenouilla sur le Pont-au-
|Change
Rue Gil-le-Cœur les timbres n'étaient plus les mêmes
Les promesses des nuits étaient enfin tenues
Les pigeons voyageurs les baisers de secours
Se joignaient aux seins de la belle inconnue*

*Dardés sous le crêpe des significations parfaites
Une ferme prospérait en plein Paris
Et ses fenêtres donnaient sur la voie lactée
Mais personne ne l'habitait encore à cause des sur-
|venants
Des survenants qu'on sait plus dévoués que les reve-
|nants
Les uns comme cette femme ont l'air de nager
Et dans l'amour il entre un peu de leur substance
Elle les intériorise
Je ne suis le jouet d'aucune puissance sensorielle
Et pourtant le grillon qui chantait dans les cheveux
|de cendres
Un soir près de la statue d'Étienne Marcel
M'a jeté un coup d'œil d'intelligence
André Breton a-t-il dit passe*

Essayant de situer avec précision ce poème dans le temps, je crois pouvoir m'assurer qu'il a été écrit en mai ou juin 1923 à Paris. Il eût été pour moi de toute nécessité d'en retrouver le manuscrit, peut-être daté, mais celui-ci doit demeurer en la possession d'une personne à qui il m'en coûte trop de l'emprunter. En particulier, il me serait extrêmement précieux de savoir s'il ne comporte aucune rature car j'ai encore présente à l'esprit l'hésitation qui dut être la mienne au moment d'y placer certains mots. Il me paraît hors de doute que deux ou trois retouches ont été faites après coup à la version originale, et cela

dans l'intention — finalement si regrettable — de rendre l'ensemble plus homogène, de limiter la part d'obscurité immédiate, d'apparent arbitraire que je fus amené à y découvrir la première fois que je le lus. Ce poème s'est toujours présenté à moi comme *réellement inspiré* en ce qui regarde l'action très suivie qu'il comporte, mais cette inspiration, sau. dans le dernier tiers de « Tournesol » ne m'a jamais paru être allée sans quelque avanie dans la trouvaille des mots. Sous le rapport de l'expression, un tel texte offre à mes yeux, à mon oreille, des faiblesses, des lacunes. Mais que dire de mon effort ultérieur pour y remédier? Je me convaincs sans peine aujourd'hui de son profond insuccès. L'activité critique, qui m'a suggéré ici *a posteriori* certaines substitutions ou additions de mots, me fait tenir maintenant ces corrections pour des fautes : elles n'aident le lecteur en rien, au contraire, et elles ne parviennent, de-ci de-là, qu'à porter gravement préjudice à l'authenticité. Je prendrai pour exemples *certain*s de ces légers remaniements (ils m'ont si peu satisfait qu'ils subsistent à mon regard comme des taches ineffaçables au bout de treize ans) l'introduction du complément *d'eux* entre *vue* et *que mal* au neuvième vers, le remplacement de *à* par *de* au début du onzième. Je ne me dissimule pas davantage que le mot *dévoués* figure, au vingt-troisième, à la

place d'un autre (peut-être du mot *dangereux*, en tout cas d'un mot que la plume s'est refusé à tracer sous prétexte qu'il eût produit une impression puérole à côté du mot *revenants; dévoués*, en tout cas, est ici vide de tout contenu, c'est une épithète postiche. Mieux eût encore valu laisser ici trois points).

Ces menues réserves faites, je crois possible de confronter l'aventure purement imaginaire qui a pour cadre le poème ci-dessus et l'accomplissement tardif, mais combien impressionnant par sa rigueur, de cette aventure sur le plan de la vie. Il va sans dire, en effet, qu'en écrivant le poème « Tournesol » je n'étais soutenu par aucune représentation antérieure qui m'expliquât la direction très particulière que j'y suivais. Non seulement « la voyageuse », « la jeune femme », « la dame sans ombre » demeurait alors pour moi une créature sans visage, mais j'étais, par rapport au dévidement circonstanciel du poème, privé de toute base d'orientation. Nécessairement, l'injonction finale, très mystérieuse, n'en prenait à mes yeux que plus de poids et c'est sans doute à elle, comme un peu aussi au caractère minutieux du récit de quelque chose *qui ne s'est pourtant pas passé*, que le poème, par moi tenu longtemps pour très peu satisfaisant, doit de n'avoir pas été, comme d'autres, aussitôt détruit.

La voyageuse marchant sur la pointe des pieds : Il est impossible de ne pas reconnaître en elle la passante à ce moment très silencieuse du 29 mai 1934. La « tombée de l'été » : tombée du jour et tombée de la nuit sont, comme on sait, synonymes. L'arrivée de la nuit est donc, à coup sûr, bien enclose dans cette image où elle se combine avec l'arrivée de l'été.

Le désespoir : A ce moment, en effet, immense, à la mesure même de l'espoir qui vient de se fonder, de fondre si brusquement et qui va renaître. Je me sens perdre un peu de mon assurance en présence de la signification sexuelle des arums et du sac à main qui, bien qu'elle cherche à s'abriter derrière des idées délirantes de grandeur : les étoiles, la « marraine de Dieu » (?), n'en est pas moins manifeste. Le « flacon de sels » dont il est question, est d'ailleurs, à ce jour, le seul élément du poème qui ait déjoué ma patience, ma constance interprétative. Je demeure encore aujourd'hui très hostile à ces quatrième et cinquième vers qui ont été presque pour tout dans la défaveur où j'ai tenu longtemps ce « Tournesol ». Je n'en ai pas moins, comme on verra plus loin, trop de raisons d'admettre que ce qui se dégage de l'analyse le plus lentement est le plus simple et ce à quoi il faut accorder le plus de prix pour ne pas penser qu'il s'agit

là d'une donnée essentielle, qui me deviendra transparente quelque jour.

Le Chien qui fume : C'était pour moi le nom typique d'un de ces restaurants des Halles dont j'ai parlé. Les « torpeurs » ne sont sans doute, en l'occurrence, que la mienne : je ne me cacherai pas d'avoir éprouvé alors un grand besoin de fuir, de me réfugier dans le sommeil, pour couper court à certaines décisions que je craignais d'avoir à prendre. Ce qu'il était jusqu'à ce jour advenu de moi luttait, je crois l'avoir suffisamment fait entendre, contre ce qu'il pouvait encore en advenir. La commodité de la vie du lendemain telle qu'elle était préalablement définie, le souci de ne pas avoir à attenter à l'existence morale de l'être irréprochable qui avait vécu les jours précédents auprès de moi, joints à la nouveauté et au caractère irrésistible de l'attrait que je subissais (« le pour et le contre ») me maintenaient dans un état d'ambivalence des plus pénibles.

Mal et de biais : Je me suis expliqué sur cet inconvénient très sensible, résultant pour moi de la marche.

Les deux hypothèses sur la nature de la passante, le sens de son intervention : C'était bien

ainsi que je me les formulais : la tentation qui, pour moi, se dégage d'elle se confond-elle avec celle, toujours si grande, du danger? Ne brille-t-elle pas, par ailleurs, comme le phosphore, de tout ce que mon esprit recèle d'intentions particulières (je répète que ces intentions plus que jamais s'étaient donné libre cours dans le texte dit : « La beauté sera convulsive » écrit quelques jours plus tôt).

Le bal des innocents : On approche, à n'en pas douter, de la Tour Saint-Jacques. Le charnier des Innocents, transformé plus tard en marché et que n'évoque plus concrètement que la fontaine centrale du square du même nom, avec les naïades de Jean Goujon — qui me font l'effet d'avoir présidé au plus bel enchantement de cette histoire — sert ici à introduire Nicolas Flamel qui y fit dresser à la fin du xiv^e siècle la fameuse arcade à ses initiales (sur cette arcade on sait qu'il avait fait peindre un homme tout noir tourné vers une plaque dorée sur laquelle était figurée Vénus ou Mercure ainsi qu'une éclipse du soleil et de la lune; cet homme tendait à bout de bras un rouleau recouvert de l'inscription : « Je vois merveille dont moult je m'esbahis »).

Les lampions : C'est seulement des semaines après sa rencontre que j'ai appris qu'au music-

hall où paraissait ma compagne de cette première nuit, le directeur de l'établissement l'avait un jour appelée publiquement Quatorze Juillet et que ce surnom, à cet endroit, lui était resté. On a pu me voir, en l'approchant, associer la lumière des marronniers à ses cheveux.

Le Pont-au-Change : L'exactitude de cet épisode, le mouvement qu'il dépeint si bien vers les fleurs sont trop frappants pour que j'insiste.

Rue Gît-le-Cœur : Rien ne servirait non plus de commenter si peu que ce soit le nom de cette rue, qui fait violemment contraste avec le sentiment exprimé sans aucune retenue dans le vers qui suit.

Les pigeons voyageurs : C'est par son cousin, avec qui je me suis trouvé naguère en contact d'idées, que, me confia-t-elle, elle avait entendu pour la première fois parler de moi; c'est lui qui lui avait inspiré le désir de connaître mes livres, comme eux, à leur tour, lui avaient laissé le désir de me connaître. Or, ce jeune homme accomplissait à cette époque son service militaire et j'avais reçu de lui, quelques jours plus tôt, une lettre timbrée de Sfax, portant le cachet du centre *colombophile* auquel il était détaché.

Les baisers de secours : Tout assimilés qu'ils sont aux pigeons voyageurs, ils rendent compte, de la manière la moins figurée, de la nécessité que j'éprouve d'un geste auquel cependant je me refuse, nécessité qui n'est pas étrangère aux stations que j'ai mentionnées dans la rue. Les baisers, ici, n'en sont pas moins placés sur le plan de la possibilité par leur situation entre les pigeons voyageurs (idée d'une personne favorable) et les seins dont, au cours du récit, j'ai été amené à dire qu'ils m'ôtaient tout courage de renoncer.

Une ferme en plein Paris : Toute la campagne fait à ce moment irruption dans le poème, en résolution naturelle de ce qui n'était jusque-là qu'obscurément souhaité. Il n'est pas jusqu'à l'idée d'exploitation agricole contenue dans le mot « ferme » qui ne trouve à se vérifier au spectacle qu'offre fugitivement, à cette heure de la nuit, le Marché aux Fleurs.

Les survenants (par opposition aux revenants) : Les inquiétudes qui se manifestent dans le poème dès l'arrivée de ce mot (sa répétition immédiate, le lapsus tout proche que j'ai signalé) me paraissent avoir pour point de départ l'émotion exprimée, à la nouvelle de cette rencontre, par la femme qui partageait ma vie à l'idée que je

pouvais rechercher la société d'une femme nouvelle (par contre elle supportait de bonne grâce que je désirasse revoir une autre femme, à qui je gardais une grande tendresse).

L'air de nager : Chose très remarquable, bien après que je me fusse fortifié dans la certitude que, sur tous les autres points, « Tournesol » devait être tenu par moi pour un poème *prophétique*, j'avais beau tenter de réduire cette bizarre observation, impossible de lui accorder la plus faible valeur d'indice. J'attirerai l'attention sur le fait que le vers auquel je me reporte m'avait, d'emblée, paru mal venu. Il faut dire qu'il avait eu tout de suite à pâtir du rapprochement qui s'était imposé à moi entre lui et un vers de Baudelaire et que, si j'admirais qu'on eût pu rapporter la démarche féminine à la danse, je jugeais beaucoup moins heureux de l'avoir rapportée à la natation. Je ne sais ce qui put me dérober si longtemps le contenu véritable, tout autre, le sens particulièrement direct de ces mots : le « numéro » de music-hall dans lequel la jeune femme paraissait alors quotidiennement était un numéro de natation. « L'air de nager », dans la mesure même où il s'est opposé pour moi à « l'air de danser » d'une femme qui marche, semble même désigner ici *l'air de danser sous l'eau* que, comme moi, ceux de mes amis qui

l'ont vue par la suite évoluer dans la piscine lui ont trouvé généralement.

Elle les interiorise : En concentrant en elle toute la puissance de ces « survenants » sans m'aider pour cela à me faire une idée précise de la sorte d'intérêt qu'elle me porte, elle est à ce moment d'autant plus périlleuse que plus silencieuse, plus secrète.

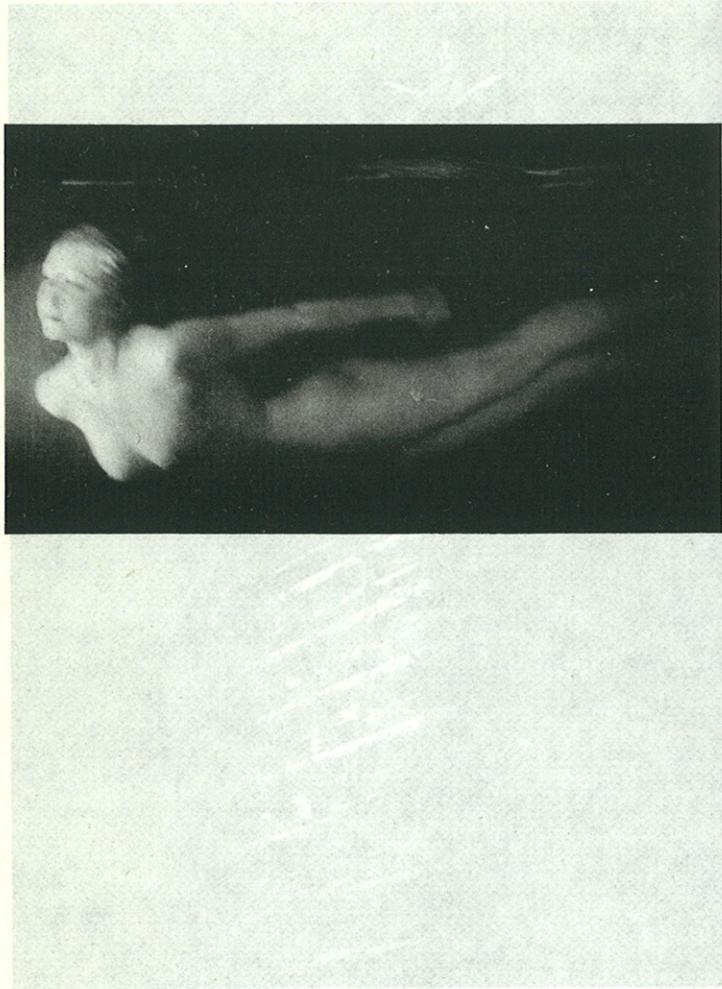
D'aucune puissance sensorielle : La forme extrêmement rapide et prosaïque de cette déclaration me paraît, à l'égard des mouvements par lesquels j'ai passé cette nuit-là, très caractéristique. Distraite des conditions de projection du poème dans la vie réelle longtemps après, il me serait impossible de ne pas la tenir pour gratuite et intempestive. Mais, d'une manière en apparence tout occasionnelle, elle marque ici le point culminant de mon agitation intérieure : je viens de parler de l'amour, toutes les forces de sublimation se hâtent d'intervenir et déjà je me défends anxieusement de me laisser abuser par le désir.

Le grillon : La première fois qu'à Paris j'entendis chanter un grillon, ce fut à peu de jours de là, dans la chambre même qu'habitait l'esprit animateur de la nuit de printemps que j'ai contée. La fenêtre de cette chambre, dans un hôtel de la rue du Faubourg-Saint-Jacques, donnait sur la



11. *A Paris la Tour Saint-Jacques chancelante...* (p. 70)

PHOTO BRASSAI



12. *L'air de nager...* (p. 89)

PHOTO ROGI ANDRÉ

cour de la Maternité, où l'insecte devait être caché. Il continua, par la suite, à manifester sa présence tous les soirs. Je n'ai pu me défendre, plus tard, en évoquant cette cour, de considérer comme un très frappant présage de ma venue à cet endroit l'anecdote que je rapporte, page 92 des *Vases communicants* (accompagnant une jeune fille dans la rue, je confonds l'hôpital Lariboisière avec la Maternité). Pourtant je n'avais alors aucun moyen de me faire une représentation concrète de ce lieu : les magnifiques cris de supplice et de joie qui en partent à toute heure ne m'étaient pas encore parvenus. Mais ce grillon surtout, ce grillon à l'audition si importante duquel me convient pour finir les deux itinéraires combinés du poème et de la promenade, quel est-il et que tend-il à symboliser dans tout ceci? J'y ai souvent réfléchi depuis lors et, chaque fois, je n'ai réussi à faire surgir à mon esprit que ce passage de Lautréamont : « N'avez-vous pas remarqué la gracilité d'un joli grillon, aux mouvements alertes, dans les égouts de Paris? Il n'y a que celui-là : c'était Maldoror! Magnétisant les florissantes capitales, avec un fluide pernicieux, il les amène dans un état léthargique où elles sont incapables de se surveiller comme il le faudrait¹. » Magnétisant les florissantes capitales... avec un fluide pernicieux... Il est trop

1. *Les Chants de Maldoror*, chant sixième.